

FIGARO ILLVSTRÉ



LE MAROC



Jeune Fille au miroir
par L.A. Girardot
« appartient à Madame Galbrun »



Les Chroniques du Mois

La Vie Parisienne

Réflexions d'une inondée

Ces tristes semaines ont laissé en moi deux impressions distinctes : une impression d'effroi, et de pitié profonde pour tous ceux que je voyais souffrir ; et puis une impression d'humiliation véritable, et dont je ne me sens pas encore débarrassée.

Où, vraiment, ce sinistre m'a humiliée ; non seulement parce qu'il me faisait apercevoir, à travers une force naturelle déchainée tranquillement et tragiquement contre nous, la médiocrité de l'insecte humain ; mais parce que j'y rencontrais d'heure en heure, de minute en minute, des occasions nouvelles de ressentir comme une blessure l'ignorance incroyable, l'ignorance affligeante et comique où je suis, — où nous sommes presque toutes, je le crois bien, — des conditions de vie si merveilleuses que le progrès nous a faites... Oui, nous vivons sans regarder. Nous vivons sans comprendre. Des générations d'hommes, — savants, inventeurs, artisans, — ont peiné pour nous faire une existence meilleure, assurer une satisfaction de plus en plus commode de nos besoins et de nos désirs ; et de la façon dont ils s'y sont pris pour réaliser ces miracles, égoïstes et étourdis que nous sommes, nous ne daignons rien savoir !

Nous ne daignons savoir ni pourquoi ni comment se meut la fabuleuse machine qui nous entraîne, en quelques heures, des brouillards de la Ville aux paysages lumineux de la Côte d'Azur ; nous portons des robes, des bottines, des chapeaux, de la lingerie dont la confection n'est qu'une longue suite d'ingénieux prodiges, et nous ne comprenons rien à ces prodiges. Nous ne savons pas seulement comment pousse le blé que nous mangeons, ni comment ce blé devient du pain...

Encore ces honteuses ignorances ne me font-elles pas trop souffrir, tant j'y suis accoutumée. On s'habitue à tout, surtout à être ingrate et paresseuse. Mais la crue de la Seine m'a apporté dans ses eaux jaunâtres quelques petites raisons nouvelles d'être mécontente de moi ; et c'est cela qui m'humilie.

Le début de l'inondation se manifesta

chez moi d'une façon très désagréable : par l'impossibilité de prendre un bain. L'eau manquait. Ma femme de chambre constatait le fait ; mon concierge prétendit l'expliquer par cette phrase : « Il n'y a pas de pression. » Et je m'aperçus, à ces simples mots, que je n'avais jamais réfléchi à la façon dont l'eau monte dans les maisons ; et que je ne comprenais pas pourquoi elle ne montait plus dans la mienne.

Je voulus savoir si cette eau précieuse me reviendrait bientôt ; et j'appelai au téléphone (je le tentai, du moins) la Compagnie des Eaux. Point de réponse. Et j'apprenais au même instant que la crue de la Seine avait supprimé dans mon quartier les communications téléphoniques.

L'eau, paraît-il, avait envahi les moteurs, et, çà et là, détruit les fils.

Cette nouvelle encore me fit connaître que j'ignorais le mécanisme subtil et si joli d'une communication téléphonique, et la vie même des organes essentiels dont il dépend. Je sais bien décrocher un récepteur, dire « Allô ! ne coupez pas, mademoiselle » ; tourner le petit moulin à café, m'impatiser très vite, et quand une communication se fait attendre trois minutes, me persuader que je l'attends depuis un quart d'heure, et le crier, au besoin, de toutes mes forces ; je sais bien faire tout cela. Mais par quel miracle cette voix attendue s'insinue-t-elle en mon oreille ? C'est ce que je ne m'étais jamais demandé.

Je ne m'étais jamais interrogée non plus sur les raisons qui font qu'en tournant un petit bouton contre mon mur, je fais naître la lumière autour de moi... Mes lampes soudain ne fonctionnaient plus ; pourquoi ? Mon concierge continuait d'expliquer : « Les machines du secteur sont sous l'eau. » Quel secteur ? quelles machines ? les sources de clarté que la crue noyait et dont, tout à l'heure encore, les ondes se propageaient en ruisselets invisibles jusqu'à mon domicile, en escaladaient les étages, s'y éparpillaient en gouttes d'or et de diamant, dans tous les coins, — d'où venaient-elles ? A quel miracle devaient-elles d'exister ? Pour me poser cette question, j'avais attendu que l'électricité fût remplacée chez moi par du pétrole, et que des bougies plantées dans des bouteilles éclairassent mon escalier.

L'inondation avait éteint le calorifère de ma

maison. La raison ? Toujours la même : infiltrations... « Mais de quoi ? — Des égouts. »

Encore un mystère. Je m'apercevais que de la plus rudimentaire anatomie du sous-sol parisien j'ignorais tout ; que je ne savais même pas quel chemin suit, pour me quitter, l'eau dans laquelle je viens de me savonner les mains.

Que n'ignoré-je pas, pauvre femme que je suis ? Il a fallu que la Marne montât de je ne sais combien de mètres à Chalifert, et que toutes les horloges pneumatiques de Paris marquassent pendant quinze jours de suite « onze heures moins sept », pour que l'idée me vînt de questionner mon mari sur l'utilisation de l'air comprimé, en horlogerie...

Il a fallu qu'on déchargeât dans la Seine des tombereaux d'ordures pour que cette question se posât dans mon esprit : « Où donc vont-elles, d'ordinaire ? » Et je l'ai su. J'ai été renseignée sur le plus étonnant des tours de force, accompli en des usines que la crue condamne encore à l'inaction : la transformation mécanique instantanée des déchets les plus immondes en un terreau propre, inodore et par quoi la bonne terre sera fertilisée.

Ainsi du reste. Il n'y a pas eu, depuis un mois, une heure où, grâce aux folies de la Seine et de la Marne, je ne fusse amenée à constater que je suis une femme bien étrangement instruite... Oh ! je sais de la littérature, et des dates d'histoire ; je suis forte en cosmographie, et je connais de nombreux musées ; mais des dessous de cette prodigieuse machine qu'est Paris, pourquoi mes professeurs n'ont-ils pas voulu que je connusse quelque chose ?

Il est vrai que sur ma propre physiologie, ils ne m'ont pas bien abondamment renseignée non plus. On ne m'a pas appris comment fonctionnent l'horloge de ma rue, l'ascenseur de ma maison et la lampe électrique de ma salle à manger ; mais sais-je seulement les lois les plus élémentaires de ma vie ; pourquoi je vois ; pourquoi j'entends ; comment je digère ; comment j'ai pu réussir à fixer, depuis une demi-heure, mes petites réflexions sur ce papier-ci ?

Etranges pédagogues que les nôtres...

SONIA

La Mode

Chaque année, le renouveau est plein de séductions, comme lui, toujours nouvelles :

Mars qui rit, malgré les averses,
Prépare en secret le printemps.

Et la Parisienne, plus que toute autre créature, sait chanter, fêter, accueillir ce printemps exquis qui est la vraie vie de Paris, sa joie, sa saison, son apothéose, — ce printemps qui lui apporte toutes les fleurs des jardins, toutes les éclosions de la Mode.

Pourtant, cette année, une sorte de brouillard semble persister sur tant de choses radieuses. Le sinistre de janvier fut trop étendu, trop grave pour ne nous avoir pas imprégnées d'une teinte de mélancolie. Nous ne sommes ni si oublieuses ni si frivoles que nous en avons l'air ; nous savons que bien des misères, en dépit de l'immense élan de générosité, n'ont pu être atteintes, que de nombreuses catastrophes ne sauraient être encore réparées et nous subissons l'influence de ces larmes, de ces regrets, de ces malheurs ! Une estompe grisaille est passée sur notre vie.

Mais après chacune de ses épreuves, Paris offre toujours le spectacle d'une merveilleuse et puissante réaction. En 1910, il ne saurait être inférieur à lui-même, quand le concours de la femme du monde, de toutes les femmes élégantes lui est assuré. Elles ont été de généreuses donatrices, de dévouées infirmières, d'admirables sœurs de charité ; qu'elles soient maintenant les protagonistes du réveil général et de l'élan qui doivent rendre à notre commerce, à notre vie, tout leur mouvement, tout leur éclat.

Le luxe, que d'aucuns blâment, est la suprême ressource de milliers de travailleurs ; ne le laissons pas périr et accueillons avec des encouragements dignes de leurs efforts et de leurs travaux



ROBE Louis XVI, en moire caméléon avec tablier de mousseline brodée d'argent, ceinturée de liberty rose. Boucle ancienne. Modèle de LAFERRIÈRE (Cl. Félix)

les créations nouvelles, les promesses de nos artistes de la mode.

Ainsi, Laferrière nous donne un prodigieux exemple de haut goût et d'élégance en conservant en quelques modèles l'empreinte des styles très purs habilement adaptés à nos exigences modernes.

La robe Louis XVI de notre photographie est un type parfait tout à la fois de grâce et de simplicité. La ligne y est scrupuleusement respectée et les ornements choisis avec une infinie délicatesse, depuis la délicieuse broderie qui dessine le bas du



CHAPEAU paille anglaise noire ourlé de velours ; fantaisie sixilet vert émeraude piquée de côté.
Créé pour M^{lle} PIERRETTE FLEURY par AMICY (Cl. Manuel)

tablier jusqu'à la large boucle qui retient si joliment la souple draperie de la ceinture.

Puis c'est toute une succession de créations heureuses, symbolisant la toilette féminine dans ses différents genres. La robe du soir : en un liberty bleu de roy qui se voile de tulle noir, elle tombe en plis souples, harmonieux et discrets, soulignée par une bande de velours bleu de roy en bordure. Des panneaux or, bleu et noir, sorte de dalmatique, la coupent de leur originale et riche broderie.

C'est encore une robe du soir, mais pour jeune fille : la robe de bal pleine de fraîcheur, de jeunesse et de... printemps. Imaginez un tulle fantaisie blanc très envolant de Malines, cerclant la jupe ronde. D'un côté, la fine dentelle est retenue par des marguerites, de l'autre par des myosotis. Le corsage, formé d'un corselet et d'une berthe de Malines, s'enguirlande des mêmes fleurs. La manche, à sabot fleuri, est délicieuse avec sa petite forme ancienne, adorablement « rococo » ! Il faut du talent pour habiller la jeune fille, la « vraie », celle qui tient à la distinction dans la parure, à la discrétion dans l'élégance.

Laferrière a pensé encore à nos après-midi : promenade au Bois, Concours hippique, expositions diverses, et même la station obligée chez les grands photographes Boissonnas et Taponier, de la rue de la Paix, où il faut avoir posé, si l'on veut appartenir au vrai Tout-Paris, — ces divers numéros du programme d'*afternoon* ne comportent pas l'exhibition de robes « habillées », — comme jadis, — mais des tailleurs de grand chic, d'une suprême et élégante simplicité. Ce type fut ainsi conçu et réalisé par le couturier favori : drap de soie vert sombre, ou vert russe, la jupe ronde se recouvrant d'une grande tunique fermée de côté par de gros boutons passementerie. Les coins de cette tunique et les bords du décolleté sont brodés de soutache noire. La note bien spéciale de ce costume est la ceinture, qui n'apparaît que sur les côtés, faite de broderie bulgare, aux mille nuances vives et fondues tout à la fois. C'est d'une aimable originalité.

Le « tailleur » est essentiellement le costume printanier ; aussi l'admet-on en maintes circonstances où il eût choqué autrefois. Il est vrai qu'il s'est fait si pimpant, si gracieux que la femme élégante a toutes les raisons du monde pour le maintenir en son rôle général. Il se modifie,

s'alourdit ou s'allège, se simplifie ou se complique suivant la saison ou les heures, mais il reste toujours chic, correct, avec son cachet particulier qui donne l'allure dégagée et conserve une sorte de silhouette d'indépendance et de sveltesse à celle qui le porte. Ces réflexions viennent naturellement à l'esprit quand on admire les modèles si divers créés par Green pour ce printemps. Chacun sait que Green a le génie de cette spécialité, comme il a le génie des costumes de sport. En ce moment, il a surtout songé au « footing », à nos courses dans les magasins, à nos stations devant quelques expositions et aux après-midi de l'hippique, l'événement de cette fin de carême. Les nuances les plus imprévues ont été choisies, pour nous offrir des formes inédites, des garnitures sensationnelles, restant malgré tout discrètes et essentiellement « comme il faut ».

En effet, rien de plus amusant que ce gros nappé turquoise, formant rayure, à la veste courte, aux devants évasés et fuyants, aux petits revers du col et des manches assombris de velours noir. Sur la jupe unie, un haut pli plat, piqué, dessine une longue tunique. C'est un « rien » plein d'allure.

Et ce lainage « bois de rose » à la jaquette courte également : la petite blouse qu'elle dessine est retenue par une passementerie assortie sur faille, que nous retrouvons à l'encolure et aux manches. Celles-ci ont, au-dessus du large poignet, un léger mouvement de plis, pendant qu'un large biais orne la jupe.

Sous ces jaquettes et sous ces vestes, très raccourcies, on ne met plus la chemisette de dentelle ou de linon blanc, mais la chemisette de tulle uni ou de mousseline de soie de la nuance de la jupe, transparentée de blanc. L'ensemble est vraiment joli. Ces chemisettes se façonnent simplement en petits plis plus ou moins rapprochés et s'échancrent sur une guimpe de dentelle. Quant aux jabots, ils sont de plus en plus légers et volumineux ; les très belles dentelles anciennes font en cela merveille.

Nous avons déjà vu, au théâtre, cet hiver, la



M^{lle} DIETERLE, des Variétés
TAILLEUR fantaisie bleuté souligné de galon et de satin noir
Création de GREEN

tendance des jaquettes à s'écourter un peu : M^{lle} Carèze, dans *La Barricade*, portait un tailleur de serge bleu pâle qui résumait en lui toutes les nouveautés de la saison : revers froncés, devants fuyants, croisés à un seul bouton ; manches un peu froncées sous le poignet. Ajoutons que ce bleu

ciel était artistement souligné d'une broderie noire bordant la partie supérieure des revers et dessinant une étroite ceinture, sous le léger, très léger mouvement de blouson ; jupe unie.

Sur la même scène, M^{lle} Nelly Cormon arbora une charmante robe d'un rose pâli presque entièrement brodée vert amande, et légèrement ouverte sur une guimpe et des manches de tulle blanc à gros pois.

Nous avions retrouvé encore le « tailleur » aux Nouveautés, et même la jupe croisée, en un costume de M^{lle} Bignon, en drap corail. La jaquette, également courte, avait le même mouvement fuyant, mais s'ouvrait dans le haut sur un gilet brodé. Pas de revers : grand col carré et liséré de pékiné noir et blanc ; quelques broderies corail à la veste et au bas de la jupe.

Et en quelle délicieuse robe d'intérieur nous apparut M^{lle} Marguerite Caron ! Fine mousseline à pois brodés, ceinture et rubans roses passés dans des bouillonnés de mousseline, fichu de mousseline de soie rose, et enfin l'exquise collerette plissée à l'échancrure du col, cette collerette qui triompha cet été.

M^{lle} Bignon portait aussi la collerette de fin linon sur une robe de voile bleu de Sèvres très clair, avec un rien de velours noir au corsage.

Vous dirai-je maintenant un mot de nos chapeaux préférés ? Amicy en signe de si jolis !

Chapeau de paille bise doublé de velours noir et aigretté de fleurs Louis XVI ; paille mordorée enguirlandée de trèfles et de bleuets ; paille blanche toute voilée de tulle bleu, se relevant de côté par un revers fleuri de violettes, que des liens de ruban semblent retenir.

Vous savez qu'Amicy a rêvé de nous embellir toutes... Elle y parviendra.

Ainsi nous allons vers les heures ensoleillées, le buste souple, la démarche dégagée, semblant, grâce à nos hauts talons, effleurer à peine le sol. La joie de vivre émane de toute jolie femme mise avec cette recherche discrète qui est le dernier désir de la mode, surtout dès qu'arrive ce soleil

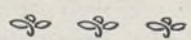
... Qui fait les grandes lignes

Et qui fait les petits détails

selon le mot si vrai de M. Rostand.

N'est-ce pas au printemps que se révèle, qu'éclôt la Parisienne ? La voilette, telle une ombre d'hiver, disparaît ou reste si ténue, si arachnéenne qu'elle est un fard de plus ; le pied s'avoue menu, fin, ganté de peau souple et claire, sous la rondeur écourtée de la jupe, l'allure est vive, décidée, rapide comme si on allait toujours vers quelque plaisir, vers quelque fête longtemps désirée.

Les soirées mêmes sont exquises ; retour de la Riviera, retour des sports neigeux, des altitudes glacées, la Parisienne trouve Paris d'autant plus séduisant qu'elle en fut plus éloignée. Soirées littéraires, musicales, solennités théâtrales, dîners, sauteries, réunions dansantes, cinq à sept éblouissants d'esprit..., dîners, fiançailles, tel est le bilan ordinaire de la saison qui commence. Nos couturiers ont préparé pour ces heures mondaines une foule de jolies dont nos élégantes savent profiter. Elles sont en toutes circonstances pimpantes et séduisantes à souhait, avec ce je ne sais quoi que met, même dans les plus simples chiffons, cette âme, cet esprit personnel, qu'est le goût dans la coquetterie.



Je reviens aux inondations, par où j'ai commencé : on en parle encore, on en parlera longtemps, — elles ont causé tant de ruines et amené la tristesse à tant de foyers !

Vous connaissez le désastre de la banlieue parisienne ; les journaux vous l'ont dépeint, les illustrations, les cartes postales, les cinématographes vous l'ont montré dans sa désespérante tristesse. Avez-vous songé que dans chacune de ces maisons sinistrées, un piano, instrument de travail, instrument d'étude, instrument de joie aussi, tenait sa place entre les meubles du salon modeste et les souvenirs de la famille. L'eau enfin retirée, dans quel état s'est trouvé le pauvre piano !

Le reste du mobilier avait plus ou moins résisté : les vieux meubles ont la vie dure. Mais lui,

fragile naufragé, n'était plus que l'ombre de lui-même ; et, c'est une tristesse de plus, après les autres. Tristesse plus amère de ce qui fut la joie !

Heureusement, il est des circonstances en présence desquelles les rivalités commerciales arrivent à se transformer en noble émulation sur le terrain de la philanthropie. Alors, on voit la grande industrie trouver des compensations aux pires désastres. C'est ainsi que la fabrique de Pianos Bord a résolu de faire des conditions particulièrement avantageuses à tous les musiciens amateurs ou professionnels qui, éprouvés par la catastrophe, désirent remplacer au plutôt le piano qui était la vie et la gaieté de la maison. Un grand nombre de pianos neufs et d'occasion, réunis dans ses magasins, vont donc permettre de remplacer sans de lourds sacrifices les pauvres pianos sinistrés... Voilà une jolie idée et qui méritait d'être mentionnée à l'heure où le ciel se rassérène.

Et maintenant, vive le printemps qui renaît !

LAURENCE DE LAPRADE

Formosa

Sous ce titre, une publication d'un genre nouveau et tout spécial vient de paraître, qui, par son caractère luxueux, par son programme inédit, a conquis dès son premier numéro les faveurs de toutes les Parisiennes, des artistes et des élégantes du monde entier.

A son apparition en janvier dernier, les demandes arrivèrent si nombreuses que la première édition y put à peine suffire.

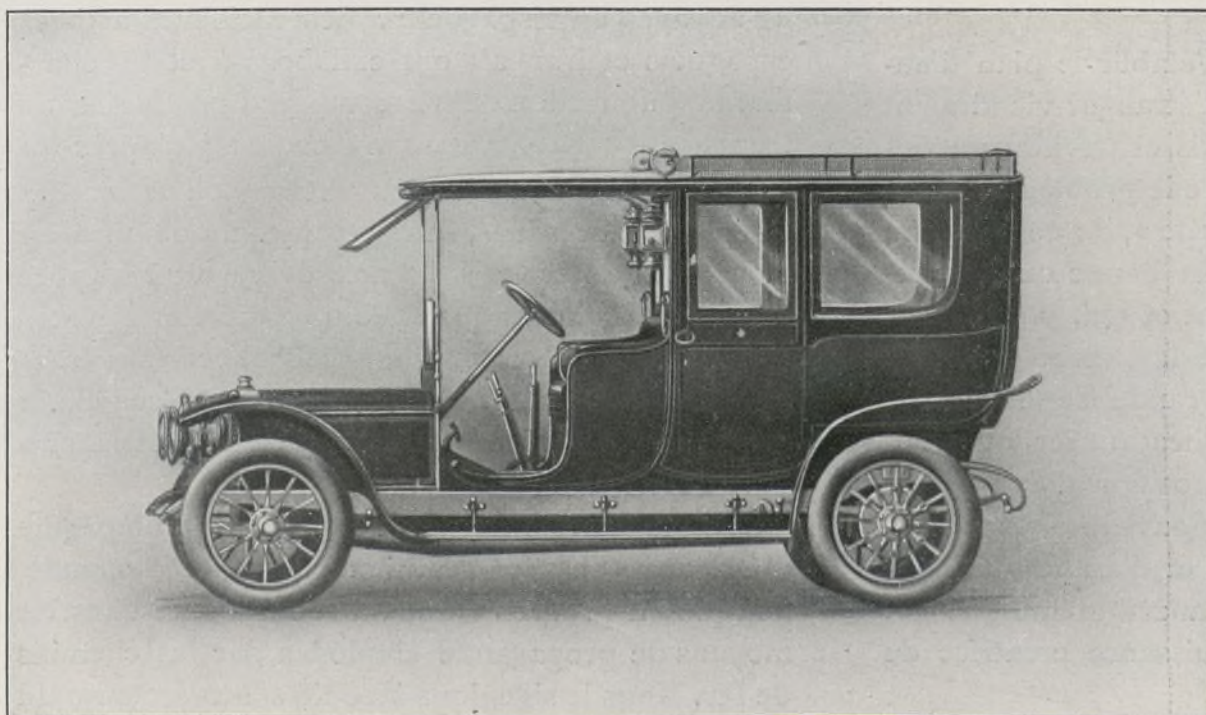
Ce grand succès démontre bien que cette publication répond à un besoin pour la femme élégante de se trouver constamment en rapport avec la maison qui est la source même où elle vient puiser son élégance et sa beauté, ces deux dons indispensables à sa vie.

Dans *Formosa*, elle trouve l'intermédiaire rêvé qui répond à toutes ses demandes de renseignements, sur les modes, l'hygiène et la beauté ; il est le conseiller désintéressé qui lui révèle ce qui lui sied, la met en garde contre certaines erreurs parfois invisibles à ses yeux. Il publie chaque mois, en texte et en gravures, les derniers modèles portés par une quantité de nos plus jolies artistes, modèles chaque jour renouvelés dans les différentes branches des établissements Lenthéric, dont les créations font loi en matière de modes ; il ne fait pas leur éloge, il en donne la description en faisant remarquer les côtés defectueux et les qualités d'élégance suivant les heures et les milieux, il étudie ainsi les chapeaux et les coiffures selon le physique et l'ovale du visage, il s'occupera des soins de la peau et de la chevelure.

Il est enfin l'éducateur de l'élégance, le conseiller désintéressé de chacune, le guide précieux qui la conduira à travers les méandres des modes, au but final que toutes poursuivent : Rester jeunes, être belles et élégantes toujours.

Celles de nos lectrices qui voudront connaître cette publication, n'ont qu'à s'adresser à l'administration de *Formosa*, 243, rue Saint-Honoré, Paris.

MARQUISETTE



Limousine de la Maison Belvallette et C^{ie}

Nouveautés en Carrosserie

Nous avons récemment fait dans les ateliers de Belvallette une visite qui nous a révélé un ensemble de nouveautés dont l'intérêt est indéniable.

L'allègement du poids des carrosseries (économie de pneus, vitesse moyenne plus grande, organes moins fatigués) est la préoccupation constante de la Maison Belvallette et C^{ie} qui a obtenu des résultats très appréciables à cet égard. En poursuivant ce problème il faut néanmoins ne pas perdre de vue que la solidité ne doit pas être compromise ; les nouveaux procédés de construction employés par Belvallette permettent au contraire de l'augmenter.

Il ne faut pas oublier, en effet, qu'avec l'état actuel des routes, la résistance des voitures automobiles est soumise aux plus dures épreuves.

Rappelons quelques-unes des spécialités du grand carrossier :

La limousine pliante qui remplace les landaulets en supprimant les cuirs ; une expérience de quatre années a consacré la solidité à toute épreuve de ce système.

Le phaéton-landaulet à capotage breveté manœuvré aisément par une seule personne, voiture idéale pour le tourisme par tous les temps.

Belvallette a également appliqué ce système de capotage breveté à un modèle fort gracieux de conduite intérieure qui a l'avantage d'être transformé pour l'été en double-phaéton.

Comme spécialité intéressante, nous avons remarqué également un système de strapontin évidemment pratique puisqu'il peut se placer soit face à la route, soit dos à la route et se dissimule lorsqu'il n'est pas utilisé.

Signalons encore la petite capote mobile destinée à protéger les mécaniciens des voitures qui ne comportent pas d'avance de pavillon. Cette capote, dont le poids est très minime (6 kilos environ), a le double avantage de se démonter facilement et d'être fort peu apparente lorsqu'elle est repliée.

Pour terminer, nous avons remarqué que Belvallette s'attachait tout spécialement au problème de la suspension des caisses. Tout le monde a pu observer, en effet, que quels que soient les perfectionnements des châssis, les caisses n'en sont pas moins boulonnées directement sur une partie mécanique dont les vibrations sont énormes ; aussi Belvallette a-t-il admis que pour obtenir le silence complet il fallait isoler cette caisse du châssis, sans cependant nuire à sa stabilité et à sa solidité.

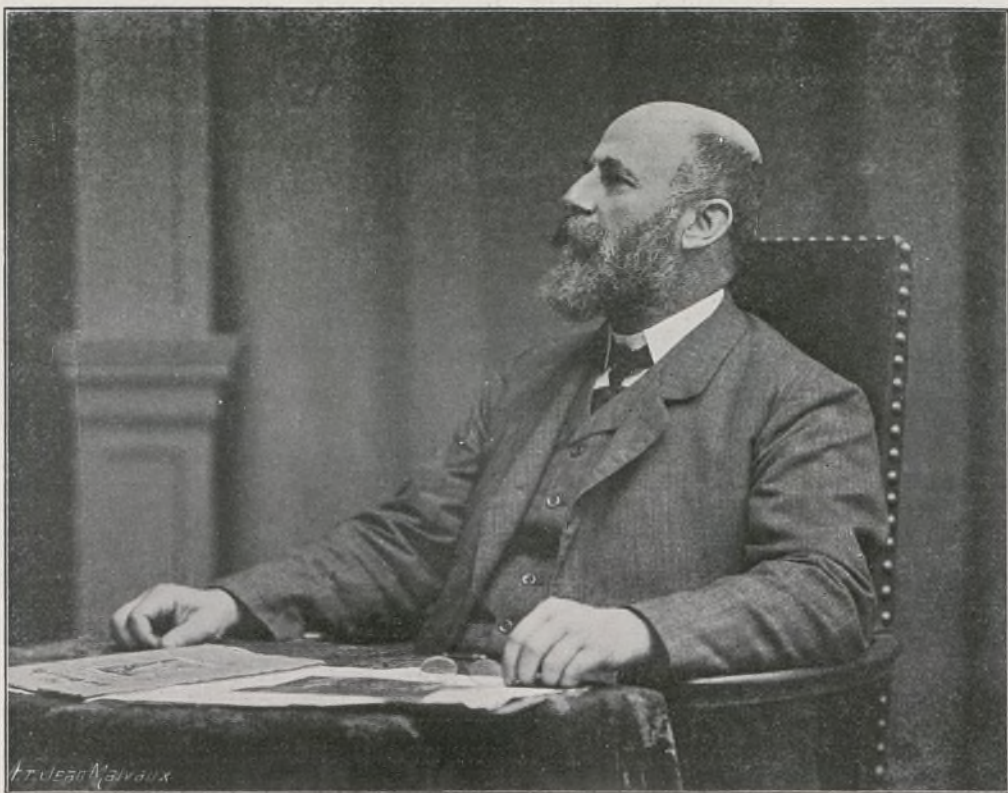
Pour résoudre ce problème, il a adopté deux systèmes différents : le montage sur huit ressorts et le montage sur tampons isolateurs.

Le premier de ces systèmes, inspiré par la suspension des anciennes voitures et mis au point pour son adaptation pratique sur les châssis automobiles, est des plus élégants ; il supprime, de plus, la dureté des chocs communiqués par le châssis en même temps que tout bruit et toute odeur. Son seul inconvénient est d'être un peu coûteux. C'est pour remédier à ce défaut toujours grave qu'a été imaginé le système à tampons isolateurs qui supprime les vibrations et empêche la caisse d'obéir aux torsions du châssis dont les vibrations finissent toujours par fatiguer les assemblages des caisses, en général, et, en particulier, des landaulets.

Dès son apparition, ce mode de suspension a eu le plus grand succès et nous ne doutons pas qu'il ne prenne, par la suite, une grande extension puisqu'il présente le double avantage d'assurer la conservation de la carrosserie, d'empêcher le bruit des glaces et des portes, et en même temps d'épargner la fatigue aux voyageurs.

L'Exposition de Bruxelles

Il y a quelque trois ans, l'on mena sur la lisière du « Bois de la Cambre », promenade favorite des Bruxellois, un des architectes belges les plus réputés, M. Ernest Acker, et on lui déclara à brûle-pourpoint : « Voici soixante hectares de champs, de terrains à bâtir, d'avenues, de maisons avec leurs



M. ERNEST ACKER, architecte de l'Exposition

jardins, de vallonnements et de mamelonnements ; faites-nous de tout cela une Exposition Universelle, qui dépasse en ampleur et en beauté tout ce que la Belgique a jusqu'ici réalisé dans ce genre ! »

M. Acker n'est pas homme à se laisser démonter par un problème de son art, même quand ce problème a des allures de défi. Préparé par de fortes études qu'il acheva à l'École des Beaux-Arts de Paris, il a acquis une réputation qui lui a donné accès à l'Académie de Belgique et à la Commission Royale des Monuments ; il a, en outre, donné sa mesure d'architecte improvisateur, lorsqu'aux fêtes du soixante-quinzième anniversaire de l'indépendance belge, il a fait surgir sur la place du Palais de Justice, à Bruxelles, un décor d'une majesté et d'une harmonie admirables où se déroulèrent les cérémonies du programme jubilaire.

Toutefois, devant la charade chaotique qui s'offrait à ses yeux, il eut, comme l'amant de la princesse Guenièvre dans le *Conte de la Charrette*, un imperceptible mouvement de recul. — Puis il se prit à rire, — et il travailla.

Au cours de ses travaux, les soixante hectares s'augmentèrent de dix, de vingt autres ; pour satisfaire aux demandes de l'étranger, il fallut souder des terrains baroques à des parcelles paradoxales, et le plan d'ensemble s'accrut d'incessantes barioles : l'architecte, qui s'arrachait les cheveux, avait l'air d'allonger sans trêve un habit d'arlequin pour un enfant qui aurait trop grandi.

Maintenant, il n'y a plus un lambeau de terrain disponible au delà de ce que l'on a successivement annexé à l'étendue primitive. Le plan est arrêté, *ne varietur*. On construit, on décore, on achève fiévreusement et l'impression des visiteurs, saisis par la grandeur, l'imprévu, le pittoresque, la beauté de l'ensemble, se résume en ce cri unanime : C'est merveilleux !

Mais il ne suffisait pas d'établir le plan d'ensemble où des architectes de l'étranger viendraient jeter la fantaisie de leurs palais et pavillons nationaux. Il fallait encore résoudre le problème redoutable de la « façade principale », de ce morceau de résistance qui détermine la bonne ou la mauvaise impression de l'arrivant et qui, popularisée par l'image, devient bientôt le symbole et fixe désormais le souvenir d'une grande Exposition.

Il semble, depuis de longues années, que l'entrée monumentale d'une Exposition doive nécessairement sacrifier à l'« Art nouveau », exprimer, par des escalades de courbes et d'arabesques, des dômes d'écaillés aux fulgurances métalliques et des vitraux aveuglants la puissance créatrice de l'homme moderne.

M. Acker, influencé sans doute par les admirables frondaisons du Bois de la Cambre qui font face au bâtiment d'entrée, a eu l'originalité de traiter tout simplement celui-ci dans une ligne classique, relevée, il est vrai, d'une riche ornementation sculpturale, mais classique tout de même, dans l'ensemble, et d'un prestigieux effet.

Cette façade, de deux cent soixante mètres de développement, est précédée de terrasses et de rampes majestueuses, où des statues et des corbeilles fleuries prodigueront la variété et la vie. Dans l'axe de l'entrée principale, un escalier d'eau, aux ondes pressées et bruisantes, aboutit à un bassin elliptique qui forme le centre d'un jardin de grand style, à la française, bordé lui-même d'un jardin joliment accidenté, au sommet duquel se dressera le joyeux « Bruxelles-Kermesse », reconstitution d'un vieux quartier de la capitale.

Disons, pour terminer, que M. Acker est encore l'auteur de la « galerie française », de la façade des halls de l'Industrie, des plans de la Salle des fêtes, des constructions dépendant du Comité exécutif, — et que, partout où il se manifeste, son art distingué, élégant, singulièrement « idoine », porte la marque d'un grand maître architecte.



L'Espagne Préface du Maroc

Il est naturel qu'un pays à la fois très ancien et très neuf, comme le Maroc, exerce une attraction particulière sur l'esprit du touriste assez aventureux pour sacrifier occasionnellement un peu de son bien-être à l'amour de la couleur locale. Mais il faut se garder d'aller tout droit à ces antiques cités qui sentent encore la poudre, — la poudre moderne. Rappelez-vous ce que dit M. Charles Géniaux aux premières lignes de la belle étude qu'on vient de lire : « La traversée de l'Andalousie et la visite de l'Alhambra, ce conte des *Mille et une Nuits*, préparent très bien à la visite d'une terre d'Islam comme le Maroc. » Puisque la nature a placé, sans doute intentionnellement, l'Espagne sur la route du Maroc, il faut savoir profiter de cette introduction, et s'y arrêter tout à loisir, non seulement à Madrid, à Séville, à Tolède et à Grenade, mais aussi dans les villes d'importance secondaire, les unes sombres et comme endormies, les autres fleuries, souriantes et lumineuses, qui révèlent encore mieux peut-être que leurs sœurs plus riches la physionomie de la vieille Ibérie.

La Compagnie du Chemin de fer d'Orléans vient d'éditer à l'intention des voyageurs de plus en plus nombreux que tente cet admirable itinéraire, une exquise et luxueuse plaquette intitulée « Voyages en Espagne ». Les meilleurs artistes espagnols et français ont collaboré à cette charmante publication qui ne comprend pas moins de trente-sept reproductions en couleurs d'après les sites et monuments les plus célèbres ou les scènes les plus pittoresques, sans compter un nombre au moins égal de croquis en noir évoquant les types les plus caractéristiques. Pour compléter l'évocation, M. Jules Causse, un excellent écrivain français fixé depuis de longues années en Espagne, a donné là des « Notes d'un Touriste » dont la précision égale la saveur.

Cette charmante plaquette, que la Compagnie d'Orléans envoie gratuitement sur demande, marque un progrès vraiment sensationnel dans les moyens de propagande employés par les chemins de fer. Nous le signalons à ce titre aux lecteurs du

Figaro Illustré. Pour finir sur un conseil pratique, nous renvoyons aux annonces détaillées de la Compagnie d'Orléans, des différentes Compagnies espagnoles et de la Compagnie transatlantique espagnole insérées plus loin, ceux d'entre eux qui, profitant de la saison la plus propice, se préparent à boucler leurs malles pour aller visiter l'Espagne et le Maroc.



Après l'inondation

La France vient de traverser quelques semaines tragiques. Une inondation aux péripéties multiples, dont le monde entier s'est ému, a désolé le pays, ravageant le sol et les habitations, arrêtant le travail, suspendant la vie. Paris et sa banlieue, si cruellement atteints, n'ont pas été seuls à souffrir ; le fléau a disséminé son action comme à plaisir. Mais partout où est apparu le danger, l'énergie des sinistrés et des sauveteurs s'est montrée prompte, inébranlable et persévérante.

C'est grâce à cette énergie que l'on n'a pas eu à déplorer un plus grand nombre d'accidents de personnes. C'est la même énergie qui doit maintenant présider aux précautions à prendre contre les suites du désastre, si l'on veut en atténuer les dommages le plus possible, si l'on veut éviter les épidémies menaçantes, en les anéantissant dans leurs causes.

Il est certain que l'un des plus graves problèmes qui se posent aujourd'hui réside dans la remise en état des locaux qui ont été inondés. Des immeubles vont se trouver pour de longs mois inhabitables, par suite de l'humidité dont les murs ont été imprégnés au cours de l'inondation, sans compter celle qui s'est répandue par capillarité dans les locaux voisins. Il en est même que leur insalubrité, aussi bien que leur solidité compromise, forcera à démolir.

De nombreux concours plus ou moins scientifiques vont s'offrir en cette circonstance aux propriétaires sinistrés. Ceux-ci agiraient bien imprudemment en s'en tenant aux procédés d'assèchement et d'assainissement qui sont dans l'usage courant. Le braser, la chaux vive, l'aération et les antiseptiques ont certainement du bon, mais en présence des ravages exercés par le fléau, et des dangers qui font escorte à celui-ci, une action plus énergique, moins superficielle, s'impose de toute évidence.

Dans ces conditions on apprendra avec satisfaction que la Compagnie française d'assèchement rationnel et d'assainissement (système Knapen), désirant s'associer à l'œuvre de solidarité indispensable pour aider le pays à se relever du désastre, est prête à faire les plus grands sacrifices pour mettre l'application de ses procédés à la portée de tous.

La Compagnie se charge tout d'abord d'assurer dans les meilleures conditions l'assainissement des locaux par des traitements appropriés, à la chaux et au *Kalcisol*, le roi des désinfectants de l'habitation. Puis, ces mesures de prophylaxie immédiate une fois prises, la Compagnie se met à la disposition des propriétaires et architectes pour l'application des procédés de l'ingénieur belge Knapen, qui, seuls, peuvent empêcher l'humidité emprisonnée dans les matériaux, d'y séjourner indéfiniment en gagnant même les parties voisines par capillarité, et d'y semer les germes de désagrégation et d'infection.

Il suffit d'écrire à la Compagnie française d'assèchement rationnel et d'assainissement, Société anonyme au Capital de 250.000 francs, 54, rue de la Bienfaisance, à Paris, pour recevoir au sujet de ces procédés les renseignements les plus détaillés.

Mais encore une fois, il faut intervenir avec énergie et avec promptitude, si l'on veut enrayer complètement les conséquences du fléau.

WILLY ROGERS



Le Figuig. Un coin du village d'El Maïs (Cliché Bougault)

LE MAROC

Par CHARLES GENIAUX

La traversée de l'Andalousie et la visite à l'Alhambra, ce conte des *Mille et une Nuits*, préparent très bien à la visite d'une terre d'Islam comme le Maroc.

Il n'est pas inutile qu'un Européen sache, avant de débarquer à Tanger, que les Maures connaissent un très haut degré de civilisation et que, peut-être, leur société dans sa splendeur sut donner à l'homme la plus haute somme de bonheur et de sagesse.

Aujourd'hui encore, à Fez et à Tétouan, un Français rencontrera des Marocains d'une urbanité et d'une allure de grands seigneurs. L'habitude des vêtements drapés donne à ces Maures une élégance d'attitude qui fait d'eux les frères des Grecs. Statues vivantes, ils ne commettent jamais une faute contre l'harmonie. Pourquoi donc leur mentalité n'aurait-elle pas les mêmes qualités d'équilibre? Sans doute ces hommes existent en contradiction avec nos idées de progrès, mais jusqu'à quel point avons-nous le droit d'imposer à tous les peuples notre idéal de vie usinière et frénétique? Sommes-nous si certains de posséder toute la vérité?

C'est donc avec un sentiment de sympathie que je vais observer ces Marocains et leur pays.

Le prodigieux rocher de Gibraltar, ce cuirassé de quatre kilomètres édifié par la nature, s'embrume, et l'Afrique verte et blanche sort de ses voiles. Avant de débarquer, apprenons au moins que jamais les mahométans n'ont appelé : Maroc, le sol que nous allons parcourir mais qu'ils ont nommé leur pays : El-Magrib,

l'Occident. Sachons aussi que cet empire chérifien est divisé en Bled-el-Maghzen, qui reconnaît l'autorité du sultan, et Bled-el-Siba, pays libre, hostile aux volontés de Moulay-Hafid. Dix à douze millions de Berbères énergiques, d'Arabes policés, de Juifs commerçants et de nègres joyeux habitent le Maroc.

L'ARRIVÉE A TANGER

La ville azurée apparaît au-dessus de la mer et parmi la verdure de ses jardins. Sa kasbah et ses remparts crénelés lui donnent le caractère classique des cités musulmanes. Mais bientôt l'on distingue les quartiers européens dont les maisons sans caractère n'ont d'autre unité qu'une laideur monotone.

Tanger, qui depuis des siècles est une cité maritime et commerciale entr'ouverte au trafic des nations, n'a pas encore de port et les passagers sont obligés de débarquer en canot. Avant même que le navire ait stoppé, les embarcations marocaines l'assiègent. Les rameurs en petite veste bleue et la tête ceinte du turban de couleur offrent leurs services dans leur rude langue mêlée d'espagnol et de français.

Les *hammals* (portefaix) grimés à bord s'emparent de nos bagages et, d'autorité, nous font descendre plutôt mal que bien dans leur barque qui s'effondre ou bondit au gré des lames. La baie de Tanger, exposée au vent, est toujours houleuse. Lorsque la jetée construite par une Société allemande sera d'une longueur suffisante, elle permettra aux paquebots d'atterrir.

Une rangée de canons bra-



La Femme au Vase. D'après un tableau de M. Girardot. Appartenant à MM. Bernheim jeune et C^{ie}

qués vers le large garnit les fortifications portugaises. Au-dessous d'eux, la douane, avec ses arcs outrepassés nous sépare de la ville.

Aussitôt *Bab-el-Mar* franchie, nous sommes brassés par une foule orientale, la plus pittoresque qui se puisse imaginer. Cette « Grand'rue » en pente roide part du port pour aboutir au *Grand Socco*. C'est l'artère principale où se concentre toute la vie indigène et cosmopolite de Tanger. Mais les quelques milliers d'Européens qui habitent la ville maghrébienne sont noyés dans les flots tumultueux des Arabes, des Riffains, des Berbères, des nègres et des métis. Aucune élégance. Ce n'est plus la foule citadine des bourgeois raffinés de Tunis qui, vêtus de djebbas de soie claire et de burnous légers marchent avec componction sur leurs molles babouches; c'est une cohue de *hammals*, de *meskines*, de marchands, de camelots, de mendiants, de pouilleux, couverts de la rude cachabia en poil de chameau et la tête complètement rasée sous le soleil ardent.

Comme l'état de la voirie à Tanger ne permet la circulation d'aucune voiture, tout le transport des gens et des marchandises se fait à dos de bête. Tanger doit être l'enfer des bourriquots; on les accable des plus lourdes charges et leurs croupes pelées sonnent comme des tam-tams sous les coups de matraque de leurs conducteurs. Ils passent, malheureux et résignés, et ne se livrent jamais aux caprices de la fainéantise comme leurs frères plus heureux de France. Quelques-uns cependant sont privilégiés, gras et luisants, coquettement harnachés, une belle selle sur le dos. Ils sont chargés de promener en ville ou à la montagne les dames élégantes dont les pieds délicats se refusent à fouler le pavé dange-

reux. Des *balak* incessants retentissent et se mêlent aux clochettes de cuivre des porteurs d'eau. Il ne s'agit pas de flâner et d'être distrait. Si vous n'y prenez point garde un mulet chargé d'une barrique vous culbutera; pour l'éviter, vous vous jetterez dans les jambes d'un âne qui porte des branchages d'olivier et dans votre terreur vous irez courir sous le poitrail d'un cheval fougueux portant un chérif campé sur une selle de cuir brodé. Pendant ce temps des enfants vous harcèlent et vous demandent



Femme sur la terrasse le soir à Tanger. D'après un tableau de M. Girardot

nées, qui traînent avec indolence une sale marmaille. Dans cette rue marchande une blanche mosquée s'élève.

A son minaret revêtu de faïences d'un vert fané le *mueddin* apparaît et, tourné vers la mer et vers la ville que profanent les *roumis*, il clame : « Allah ouahad ! Allah akbar !... »

Dieu unique ! Dieu grand ! C'est la prière de l'asser. Mais ses appels restent vains. La foule des *hammals* et des miséreux continue de monter, de descendre, de peiner et de crier. A côté de la mosquée, assis sur des nattes d'alfa, un marchand paisible vend de la faïence de Fez aux dessins géométriques d'un bleu vif sur fond blanc.

Sur le *Petit Socco*, des cafés semblables à ceux de nos sous-préfectures sont remplis d'Européens. Des phonographes et des pianos jouent encore la *Matchiche* et la *Petite Tonkinoise*. (N'ai-je pas entendu la *Matchiche* maladroitement essayée sur la flûte arabe qui semble l'âme musicale du bled infini ?) Ce *Petit Socco*, naguère charmant, a fait place à une rue

bordée de maisons à quatre étages et de grands magasins. Mais quelques bazars où se vendent les tuniques des Mauresques, les sacoches brodées des Riffains, les cuivres et les corbeilles

de Marrakech, les tapis de Rabat, et la foule qui n'a rien perdu de sa saveur sauvage, lui conservent malgré tout son cachet. Comme nous passons devant l'église catholique, des dames espagnoles, la mantille posée sur leur chignon savamment échaudé, sortent de l'office leur chapelet à la main. Elles prennent place sur des ânes pomponnés d'écarlate qui les emmènent en trotinant.

Pour nous qui connaissons et aimons les pays d'Islam, Tanger nous donne une étrange impression : celle d'une ville musulmane prostituée aux Européens. Ce-



Cavalier des Riata se rendant au marché



Le Grand Socco de Tanger pendant les fêtes du Mouloud

pendant on ne peut rêver une population indigène plus caractérisée que celle de Tanger. Ce qui frappe tout d'abord c'est son caractère sauvage. Comme je l'ai déjà dit, cette cité marchande ne connut jamais la beauté et la douceur de la civilisation andalouse, à l'exemple de Tétouan sa voisine, de Fez et de Marrakech. On n'y trouvera presque pas de négociants maures et de bourgeois, mais une foule de campagnards, Riffains sauvages et vindicatifs, de Berbères batailleurs et de commerçants du sud presque tous d'ailleurs favorables aux *roumis* qui leur procurent du travail et ne les rançonnent pas comme leurs puissants caïds.



Tanger vu de la Kasbah

LES MARCHÉS AU MAROC

Dès le petit jour, le *Grand Socco* s'anime. C'est une immense place sur laquelle se tient en permanence le marché. L'on y rencontre les baladins habituels à toute foire musulmane : charmeurs de serpents, marchands d'amulettes, griots nègres, musiciens, chanteurs mi-religieux, mi-profanes, fous inoffensifs et marabouts. Cette place en pente monte depuis la porte jusqu'aux collines où est bâtie parmi la fraîcheur des jardins la légation de France.

La vie y est si intense qu'il est difficile de circuler parmi l'amoncellement des denrées de toutes sortes qui sont exposées. De chaque côté de l'allée principale se tiennent les maraîchers en burnous ou en cachabiah. Assis mollement sur un bout de sparterie, leurs figures de la nuance des dattes, des oranges ou des olives surmontent les pyramides de fruits et de légumes. Quelle pétarade de couleurs dans l'éblouissante lumière : betteraves grenat, longs radis rouges, oignons violets, *felfel* pourpre et toute la gamme des verts : artichauts, cardons, fenouils, épinards, fèves et salades, sont disposés harmonieusement près des lots de truffes brunes et de pommes de terre. Les oranges et les citrons érigent leurs cônes d'or près des touffes odorantes des fleurs et des bouquets naïvement composés. J'admire près d'une tranche de citrouille en demi-lune, une grosse botte d'arums de la blancheur des lis. Des œillets, des roses, des géraniums, des renoncules mêlent leurs par-



Le transport de l'eau

femmes au visage tatoué. Plus haut, une rangée de tentes, faites de haillons noirs et crasseux, abritent des forgerons, des save-tiers, des tailleurs juifs, des bourreliers et des charbonniers. De l'autre côté, des sauniers, accroupis dans leurs burnous, se confondent avec leurs tas de sel disposés en dôme. Près d'eux des femmes avancent leur haïck en capuchon pour se préserver du soleil ; dans l'ombre leurs beaux visages paraissent dorés. On aperçoit sous la tunique leurs *bedaias* (gilets). Elles veillent sur leurs étalages de pains d'orge, de maïs, de semoule. De pauvres Riffains, qu'abritent des chapeaux de paille vastes comme des ombrelles et ornés de cordons et de pompons, débitent des galettes et du lait caillé. Quelques-unes offrent aux âniers des herbes aquatiques qu'elles ont arrachées le long des oueds. Des négresses enveloppées de lainages rayés vendent du charbon ; une métisse plonge dans le tas noir et poussiéreux des bras encerclés d'anneaux de cuivre ; son visage couleur pain d'épice sourit.

Sous des tentes, les promeneuses musulmanes palpent des vêtements d'occasion encore brillants, car il est d'usage, dans la classe moyenne, de revendre la toilette de noce, si coûteuse.

Et c'est un chatolement de soieries aux tons exquis : fraise, cerise, fleur de pêcher, géranium et citron, brodées d'arabesques d'or.

Plus loin des odeurs fortes d'huile chaude s'exhalent de cabanes en planches et fer-blanc. Un marchand de beignets plonge dans la friture des ronds de pâte qu'il retire gonflés et croustillants. Un cuisinier nègre, vêtu de rouge, l'air diabolique, penché sur des braises, fait griller des brochettes de foie de mouton. Sur la porte d'un café dominant le Socco, un illuminé tourné vers



Débarquement des armes pour la mehallah chérifienne à Tanger



9 Une ruelle de la ville arabe



12 Tanger. Le Grand Socco



14 Une Riffaine sur sa terrasse

la foule chante une prière et fait fumer l'encens ; quelques mendiants lui répondent en invoquant Moulay-Idris ou Sidi Abd-el-Kader. Des aveugles, l'œil fixe, ouvrent des bouches de prophète et poursuivent leur marche, tête haute, parmi la foule affairée. Des Riffains passent en courant sur leurs pieds nus : ils ont un aspect impressionnant avec leur crâne

rasé d'où part, sur le côté droit, une longue mèche de cheveux nattés avec des brins de laine. Quelques-uns, parmi les plus loqueteux, laissent leurs cheveux se hérissier comme de petits balais à l'arrière du crâne. Quelques-uns enroulent sur leur front un turban en cordelettes végétales, mais aucun ne porte la rouge chéchia, ni l'arekia tricotée. Ils cachent leurs corps robustes et agiles sous la rude cachabiah en laine mélangée de poil de chameau ou de chèvre qui ressemble à la limousine de nos paysans. Les plus élégants ornent ce vêtement, au capuchon et aux manches, de passementeries et de pompons rouges, verts et jaunes. Beaucoup ont des visages terribles couturés de cicatrices. Chassés de leur tribu et condamnés à la mort s'ils essaient d'y rentrer, ils ont quitté les montagnes du Rif pour s'abriter à Tanger. Des *balak* énergiquement prononcés font s'écarter les passants devant un petit âne chargé d'un énorme porc éventré. L'air dégoûté, une caravane d'Européens élégants s'é-

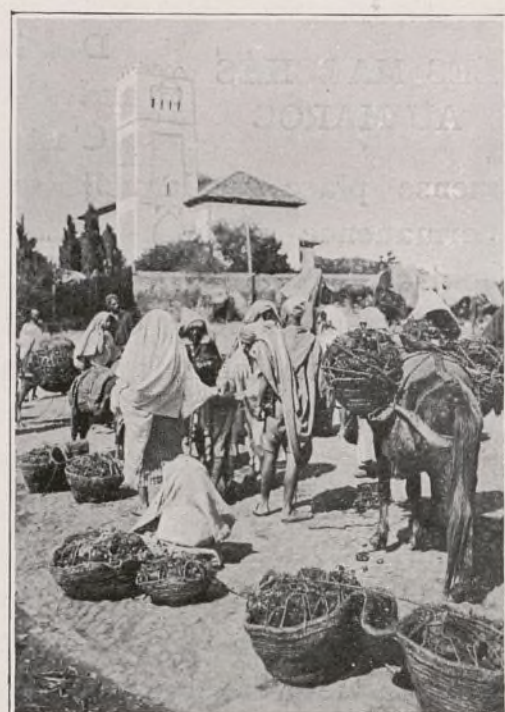
l'œil, le stick haut sur leurs chevaux de sang et de ces femmes au panama enroulé de voiles est très amusant. Nous les suivons. Ils s'arrêtent plus loin devant un charmeur de serpents. Celui-ci en les apercevant s'est mis à jouer de son chalumeau. Le serpent réveillé par les sons aigus sort de son sac et le charmeur taquine le reptile. Bientôt il lui livre sa langue et le serpent s'en empare et la mord. Les jeunes femmes de la caravane poussent des cris d'horreur pendant que le charlatan enfonce maintenant dans sa bouche des bouchons de paille qu'il enflamme.

Au bas du Socco une musique vibrante retentit. Des étendards dominent la foule. C'est vendredi, une confrérie se rend au marabout élevé au milieu du marché. Les confrères traînent par les cornes un taureau qu'ils immoleront tout à l'heure à leur Zaouia. Par une ruelle, entre des jardins, un autre cortège apparaît. Une procession de femmes voilées suit deux petits enfants en cafetans roses brodés d'or, montés sur des mulets harnachés de pourpre. Les musulmanes *youlent* à pleine gorge en l'honneur des garçonnetts qui viennent d'être aujourd'hui sacrés hommes et fils de Mahomet. C'est la fête de leur douloureux baptême, de la circoncision.

En les voyant passer, les nègres redoublent de facéties et choquent leurs doubles cymbales en forme de plateaux de barbier. Tous ces chants, ces musi-



10 Type de Riffain



13 Charbonniers du Rif à Tanger



11 Une rue



13 Tanger. Place de la Kasbah



16 Un Riffain



CAVALIERS MAROCAINS

D'après un tableau d'EUGÈNE FROMENTIN. — Musée du Louvre



17

Un marchand de sucreries



21

Les sauniers sur le Grand Socco



18 Grande rue de Tanger



19 Une rue de Tanger

ques, ces cris se croisent et se mêlent dans une rumeur d'orage. Mais les acheteurs paisibles ne s'en émeuvent point. Les Juives, belles et grasses, marchandent avec des voix glapissantes et les Espagnoles, enveloppées malgré la chaleur de leur lourd châle de laine, disputent âprement avec le maraîcher arabe pour un *pero chica*.

LES FÊTES SACRÉES

En 1909, la Semaine sainte, la Pâque juive et le *Mouloud* (la naissance du Prophète) ont été célébrés simultanément.

C'est une bonne fortune de se trouver en terre d'Islam à cette époque.

Le *Mouloud*, la Noël musulmane, est une grande fête. Elle dure une huitaine de jours.

Le samedi 3 avril, les canons de la Kasbah tonnent. Les prières et les réjouissances peuvent donc commencer. Jusqu'à ces dernières années l'on pouvait assister au « jeu de la poudre » sur le plateau du Marshan, prélude du *Mouloud*. On a supprimé cette fantasia meurtrière. Les Riffains

profitaient de ce divertissement pour assouvir leurs haines particulières et, à la faveur du tumulte, ils fusillaient leurs ennemis. Ce jour-là, les Européens étaient invités par leurs légations à ne pas quitter leur domicile.

En l'honneur de leur Prophète les musulmans revêtent leurs habits de fête : on ne voit que blancs haïcks, légères djebbalas, vestes brodées, enfants brillants comme des oiseaux des îles.

Les étendards des Zaouias claquent dans le vent et des musiques retentissent. Nous errons dans la ville arabe, au hasard des rues étroites, pleines d'imprévu. Les maisons aux volets fermés, aux fenêtres grillées et aux moucharabiehs verts se bousculent dans un amusant désordre de lignes. Certaines demeures se touchent du front et sur des fonds de voûtes d'un indigo intense, des Juives, le foulard vert ou rose sur la tête, se détachent. Devant elles, des fillettes pieds nus sautillent sur les marches de l'escalier teint d'ocre sombre qui conduit au vestibule. Les couleurs qui revêtent les portes et les intérieurs sont si inattendues



22 Promenade d'une confrérie

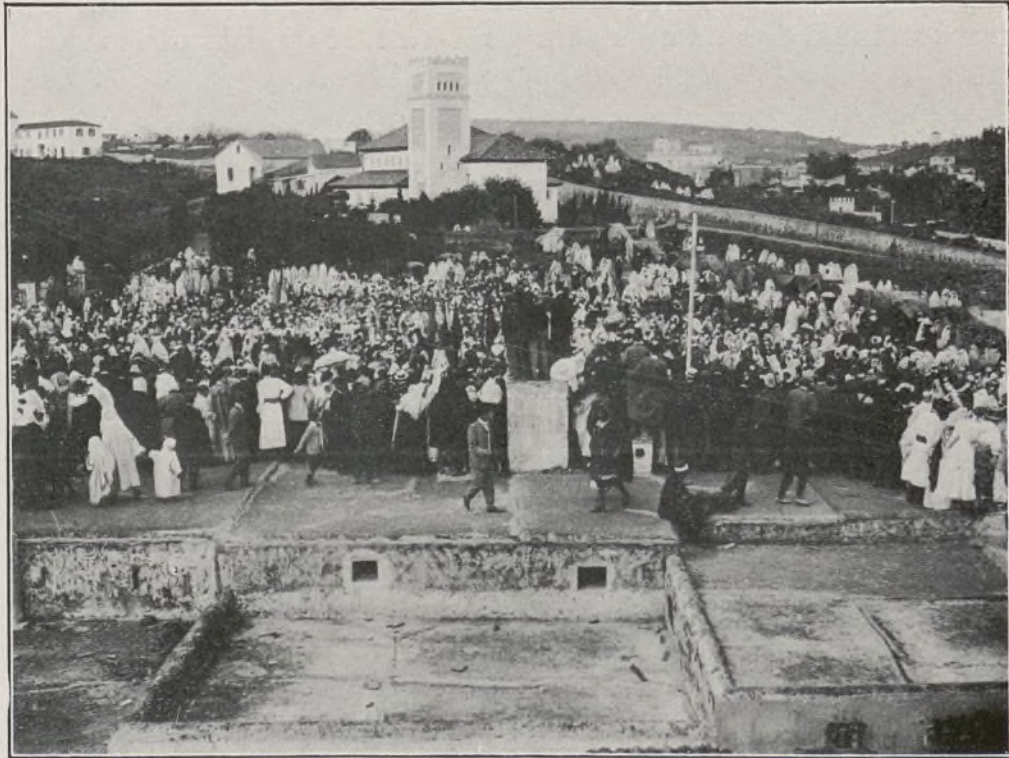


23 Tanger. Des élégantes



20

Exercices des Hamadcha au Maroc



24

La fête des Aïssouas à Tanger

* * *



25 *Maison de Baa Hamed, à Fez (Cliché Cavilla)*

qu'elles donnent quelque chose de fantastique aux êtres qui se meuvent dans leurs reflets. Presque partout, au Maroc, les israélites sont parqués dans le melah, sorte de ghetto. Dans les villes européennes, ils se sont mélangés aux Arabes et vivent parmi eux dans la kasbah. Ce sont les Juifs qui peignent leurs maisons en bleu afin de les distinguer. Malheureusement les musulmans commencent à les imiter et malgré le pittoresque de ces rues azurées je leur préfère la blancheur des villes andalouses que les soleils couchants colorent si délicieusement.

LA VIE Le mouve-
DANS LES VILLES ment des ruelles
et des placettes
à Tanger, Saffi, Al-Ksar, Arzila, la Kara-ad-Douïa, Mazagan, Larache se ressemble à un tel point qu'en regardant les notes de mon carnet je m'aperçois qu'on pourrait presque dire que toutes ces petites villes ont une existence commune, une animation et un pittoresque identiques.

Ce que nous allons écrire pour l'une de ces cités peut donc s'appliquer aux autres villes, sauf quelques variantes dans le costume et dans les types.

Partout, on le constate trop vite, le service de la voirie n'existe pas. Jadis les venelles ont été pavées, mais depuis un siècle peut-être, les pluies et les sabots



26 *Une ruelle de Fez*

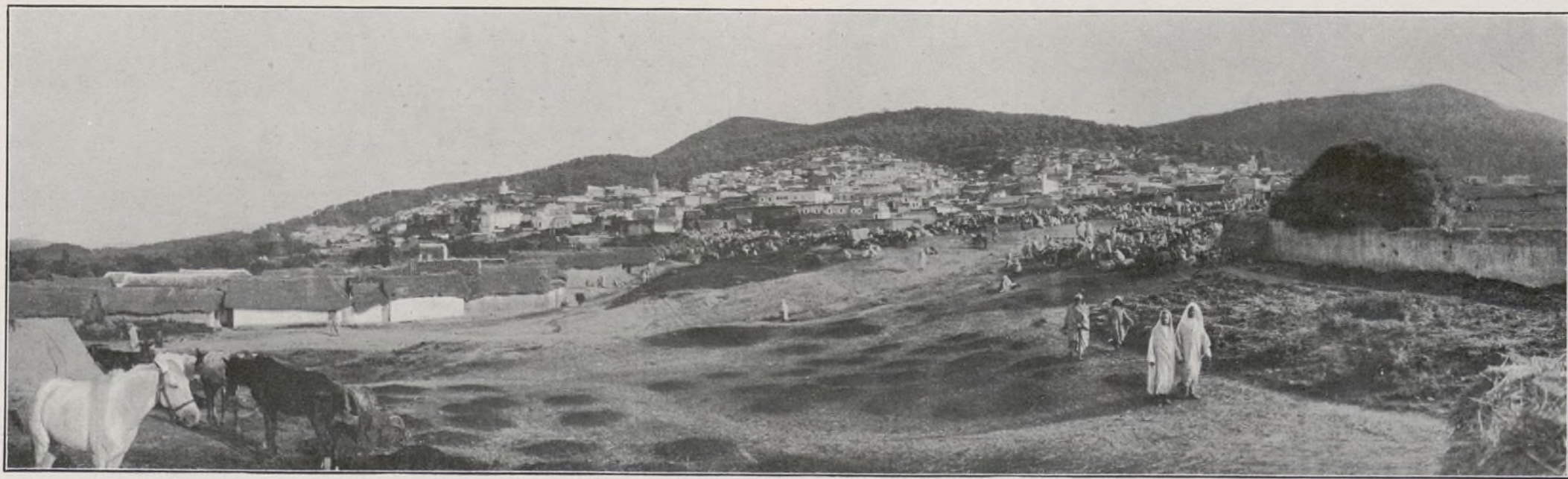
des chevaux ont enlevé les têtes-de-chat enfoncées dans le sol. Il est donc pénible de circuler dans ces rues souvent infectées par des cadavres d'animaux ou des épluchures. Néanmoins le beau soleil qui tombe entre les maisons chaulées fait oublier tous ces détails crasseux et l'admiration ne laisse plus de place à la critique.

Promenons-nous donc au hasard.

Par-dessus les blanches terrasses nous apercevons la mer d'un bleu profond. Tout à coup, sur ces toitures, des femmes furtives apparaîtront d'abord à quatre pattes, puis redressées. Souples et légères elles tendent sur des cordes des oripeaux éclatants comme des étendards.

Plus loin, au-dessus d'un terre-plein sur lequel un figuier tord ses branches flexueuses, une Marocaine drapée dans ses voiles de laine s'immobilise comme une statue de marbre et c'est alors toute la simple beauté musulmane qui vous émeut et vous enchante.

Sur une petite place, des garçonnets parés jouent. Comme des enfants de chœur ils portent des robes rouges, violettes ou jaunes recouvertes d'une aube de dentelle blanche. Les plus élégants sont costumés avec les mêmes soieries qui servent à fabriquer les étendards. Brodés d'or, la tête soigneusement rasée sauf une longue queue qui bat leurs épaules, ils semblent être de petits bonzes chinois. Le plus grand de la bande, lorsqu'il voit mon objectif braqué sur lui, ameut ses camarades et m'interdit violemment de les photographier. Je n'insiste pas et je suis la marche ailée de fillettes dont les talons teints au henné semblent des oranges posées sur leurs babouches brodées de fils multicolores. J'apprécie la grâce de ces statuettes dont les membres ambrés n'ont que d'harmonieux mouvements. Leur corps, joliment modelé, se cambre dans la tunique fendue sur les côtés afin de ne point entraver le jeu des jambes et ouverte sur la gorge pour laisser voir le gilet garni de grelots en passementerie. Une très haute ceinture de cuir brodé allonge leur taille et moule l'étoffe sur leurs hanches. Les chevelures sont rouges de henné, mais beaucoup les recouvrent d'un foulard éclatant dont les pans se mêlent à leur natte de cheveux, prolongée elle-même par des laines et des cordonnets. Leur toilette est complétée par une seconde tunique de même forme, en guipure, dont l'extrémité des larges manches est nouée par derrière, assez lâchement pour laisser au bras sa liberté d'action.



27 *L'arrivée à Fez (Cliché Cavilla)*

Comme nous arrivons place de la Kasbah, les clairons de l'armée marocaine sonnent devant la demeure du Pacha. Celui-ci, fils d'El-Guebbas, grand, blond et gras, leur sourit. C'est demain que commencent les fêtes de son mariage. Des cavaliers venus de l'intérieur pour lui donner le *salam* (le salut), lui baisent l'épaule. Puis ils s'élancent sur leurs chevaux impatients, et c'est une vision rapide de burnous déployés en ailes, de selles brodées, de harnachements mandarine ou groseille. Ils ont déjà disparu dans une rue voûtée.

Sur une mule joliment pomponnée et tenue par un serviteur nègre, un enfant précieusement habillé apparaît. La foule des hommes et des femmes se précipite et va baiser sa petite main. C'est un petit chérif d'Ouezzan, un des plus puissants Chorfas du Maghreb. Il reçoit gravement les hommages et va porter un peu plus loin les bienfaits de sa présence.

Par les portes entr'ouvertes s'échappent des odeurs de cuisine, d'huile chaude, de miel et de couscous à la cannelle ; et l'on entend le tintement des pilons qui, dans les mortiers de cuivre, écrasent les épices.

Le hasard nous a permis d'assister aux exercices abominables des Hamadcha, une confrérie fanatique. Moins connus que les Aïssaouas, ils les dépassent peut-être par l'horreur de leurs pratiques.

Les confréries sont très puissantes dans le monde de l'Islam et c'est une force avec laquelle les chefs de gouvernement sont obligés de compter.

Chaque confrérie se recommande de la protection d'un saint fondateur. Tout bon croyant, qu'il soit du Caire, de Tunis ou de Fez, invoque le marabout de son ordre. A Fez, les gens lettrés, les oulémas et les cadis sont Derquaana et ont dans cette ville cinq Zaouïas. Les Taibyïn, dont le Chorfa d'Ouezzan est le chef, ont parmi leurs adeptes des négociants et des propriétaires. Par contre, les Aïssaouas et les Hamadcha sont surtout recrutés dans le bas peuple, qui voit dans ces associations des motifs à jongleries et à grossières ivresses.

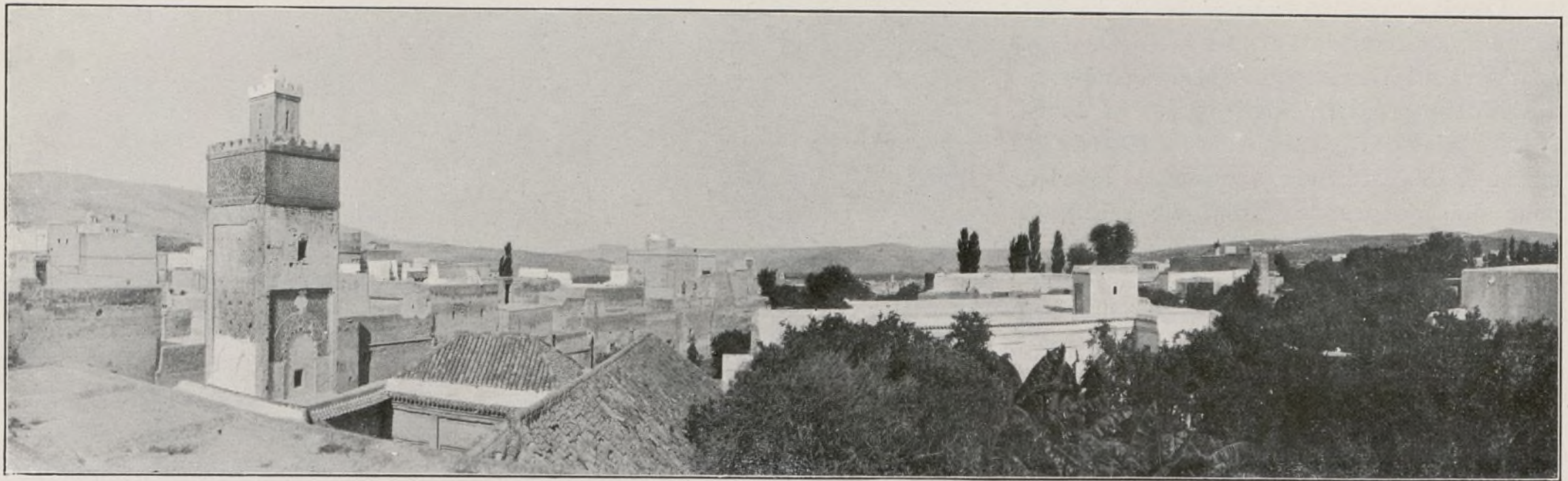
On peut diviser les Aïssaouas en deux catégories.

D'abord les professionnels qui faisant de leurs pratiques un métier, vont dans les maisons faire une *Lemma*, c'est-à-dire une nuit de danse rituelle. Cette *Lemma* commandée par des gens riches, a généralement pour but de guérir un malade ; c'est une sorte d'exorcisme. Vaincu par la musique et les danses, le démon qui torture le corps doit s'enfuir. Il arrive que pendant cette séance les spectateurs enthousiasmés, — surtout les femmes, — prennent part à l'exercice. A partir de ce jour ils se disent Aïssaouas et ils chercheront toutes les occasions de recommencer ces *Lemma*.

La seconde catégorie d'Aïssaouas comprend tous ceux qui connaissent la vraie doctrine de Sidi Aïssa, récitent le *hizb*, la prière rituelle, et suivent les réunions de la Zaouia. Ils désapprouvent d'ordinaire les danses et les jongleries. Parmi eux se trouvent des fonc-



Bords de l'oued Béchar, à Colomb-Béchar
(Cliché Bougault)



29

Vue de Fez, avec le minaret de la grande Mosquée (Cliché Cavilla)

tionnaires, des marchands et des « tolba » (lettrés).

Voici ce que l'un de ces derniers me raconta à Rabat sur Sidi Aïssa, un saint vénérable et doux :

... « Le fondateur de notre confrérie vivait à Mekinès au temps où le sultan Moulay-Isma régnait. Ce souverain fastueux embellissait sa capitale et un peuple d'ouvriers travaillait pour lui. Chaque jour, Sidi Aïssa se rendait sur les chantiers et prêchait sa doctrine aux artisans. Ces hommes le vénéraient et quittaient leurs travaux pour aller prier au loin avec lui. Sidi Mohammed-ben-Aïssa les remerciait en leur donnant des feuilles d'arbre qui, à leur rentrée en ville, se changeaient en pièces d'or.

« Cependant, un jour, des dévots affamés s'écrièrent : « Nous avons faim ». Le saint, interrompu dans son discours, répondit : « Si vous avez faim, mangez n'importe quoi et vous serez rassasiés. »

« Ils le crurent et ayant trouvé des serpents et des scorpions, ils s'en nourrirent sans aucun dommage pour leurs estomacs. Depuis ce temps les Aïssaouas mangent des reptiles ou des cactus.

« Mais le sultan, furieux de voir ses ouvriers lui échapper, chassa Sidi Aïssa de Mekinès. Le saint prit alors une outre de cuir et souffla dedans. A mesure

qu'il la gonflait, le corps de Moulay-Isma enflait. Le souverain, très gêné, fit mander Sidi Aïssa et lui dit : « Je reconnais

ton pouvoir. Dégonfle-moi. » Le saint ouvrit son outre et le roi fut soulagé. Néanmoins ce prince vindicatif fit enfermer Sidi Aïssa dans son jardin rempli de lions. Les fauves vinrent se faire caresser. Alors le roi ordonna au saint de boire un bassin rempli de goudron.

« — Il n'y en a pas assez pour moi, répondit Sidi Aïssa. Cette fillette que j'aperçois le boira. » L'enfant but et dit : « C'est du miel. » Cette fois, Moulay-Isma reconnut que le saint était plus fort que lui. »

... On divise également les Hamadcha en deux catégories. Les confrères se recrutent surtout parmi les bouchers, c'est ce qui explique peut-être le goût qu'ils manifestent pour le sang.

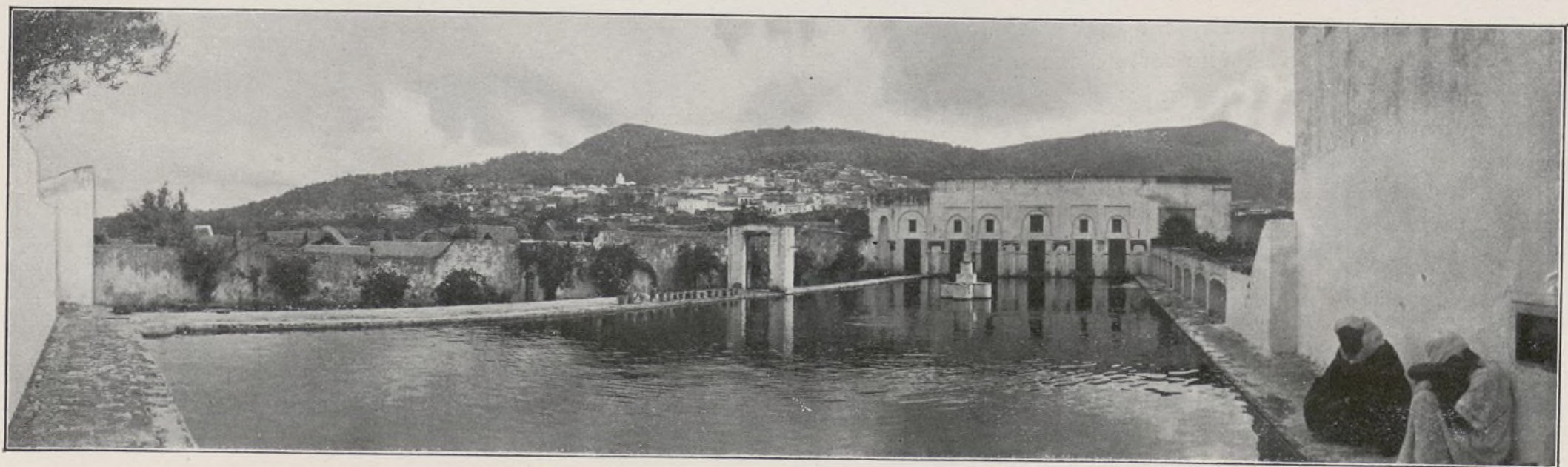
Chaque année, les sectateurs de Sidi Amduch se rendent en pèlerinage au tombeau du saint. A l'aller et au retour de ces expéditions ils donnent dans leurs villes des spectacles publics.

☞ Sur le *Grand Socco* une foule compacte est massée. Les terrasses des maisons sont garnies de Juives aux vêtements bariolés. Un peu en arrière, les blancs fantômes des Mauresques se dressent sur les coteaux verts. Les sons des kembris, des flûtes et des tam-tams reten-



30 La femme au cafetan vert. D'après un tableau de M. Girardot

blancs fantômes des Mauresques se dressent sur les coteaux verts. Les sons des kembris, des flûtes et des tam-tams reten-



31

Intérieur de la grande mosquée de Mouley-Idin à Fez (Cliché Cavilla)

tissent, et le cortège, précédé par des étendards, franchit la porte à merlons de la ville fortifiée. Je me suis mêlé aux indigènes, mon appareil à la main, mais un Espagnol m'engage vivement à m'éloigner. Les Hamadcha, fanatisés par leur danse, pourraient se livrer à des voies de fait regrettables sur un chrétien en posture de photographe. Je trouve plus prudent de me retirer, et des terrasses de l'hôtel Maclean, si bien situé pour dominer tous les spectacles offerts chaque jour par le *Grand Socco*, j'assiste à une scène extraordinaire. Au milieu de la place, les Hamadcha forment un cercle. Leurs drapeaux orange, améthyste, grenat et capucine, dominent la multitude. Les musiciens, pendant deux heures, vont jouer un air simple et monotone qui, peu à peu hypnotisera les affiliés. Les joueurs de darbouka

frappent en cadence la peau tendue sur le tube de faïence bleue. La raïta, le chalumeau des pâtres arabes, la guitare à deux cordes et la musette dont les sons nasillards rappellent le biniou de nos landes bretonnes, enflent et diminuent leurs sons. Ils évoquent la plainte modulée des vagues venant déferler sur un rivage. Les confrères chantent et se balancent. D'abord peu nombreux ils forment deux bandes qui se font vis-à-vis comme pour un quadrille. Les épaules serrées les uns contre les autres, ils sautent avec une cadence lente et grave que scande leur psalmodie. Dans les notes basses, on entend comme un battant de cloches : Bam... dang ! Bam... dang ! Puis, à temps réguliers, ils poussent un cri rauque et bref : « Ya M'hmed ! » (oh ! Mahomet), et ils recommencent la lente mélodie.

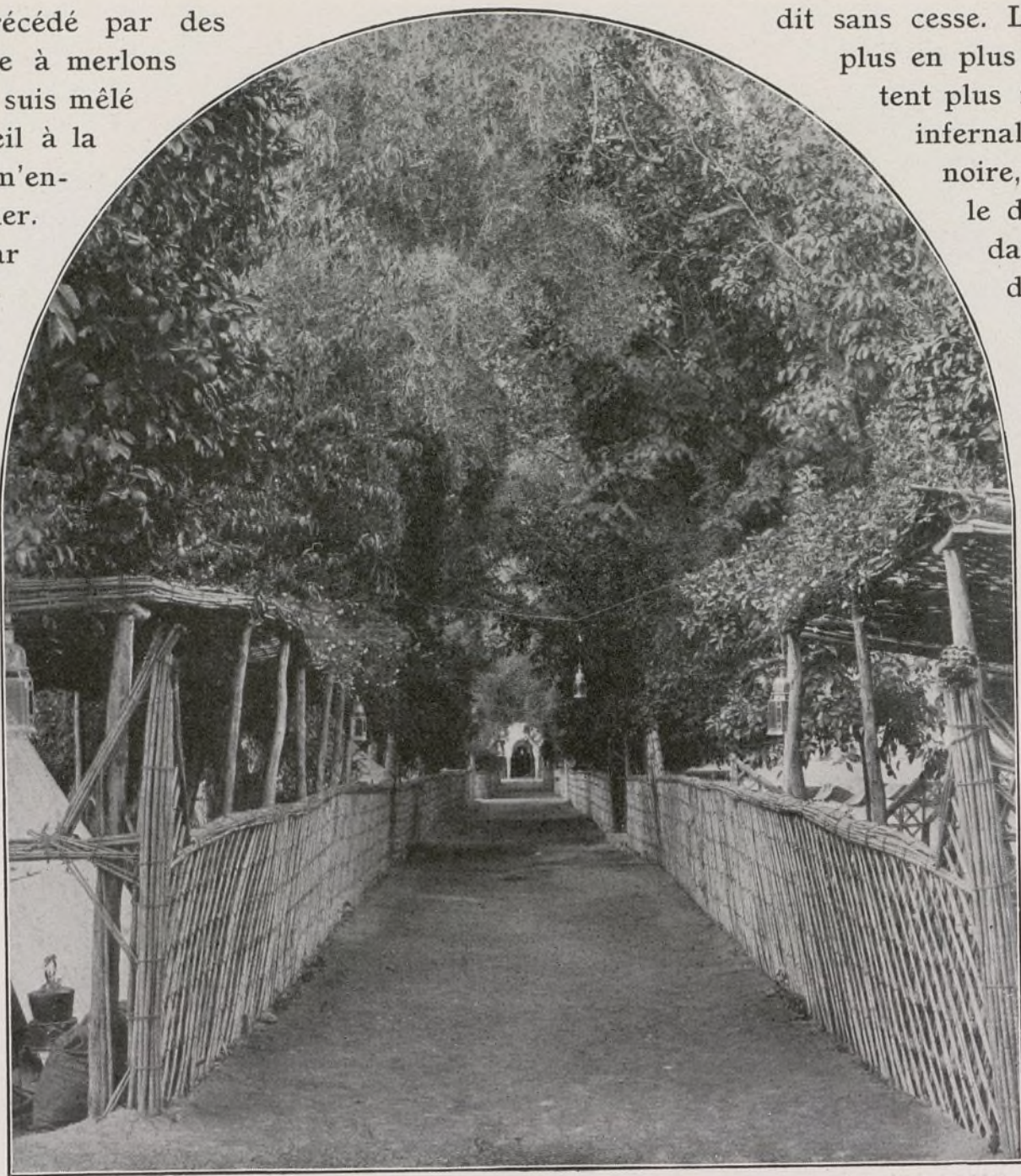
Peu à peu, la musique et la danse agissent sur leurs nerfs. Les plus exaltés se détachent du groupe, arrachent leur turban et leur djebbala qu'ils jettent à terre, et, munis d'une hache en forme de croissant, emmanchée à une longue tige, ils bondissent sauvagement. Ils se frappent d'abord doucement, puis plus fort, puis furieusement la tête avec leur arme et bientôt le sang jaillit et inonde

leur visage. L'exemple est contagieux et plusieurs confrères les imitent. L'un, la face ruisselante dans le soleil, est hideux ; il semble un démon. Il bondit en poussant des rugissements effroyables. Il sort du cercle, s'élance dans la foule musulmane qui, terrorisée, s'écarte. La ronde des danseurs s'agran-

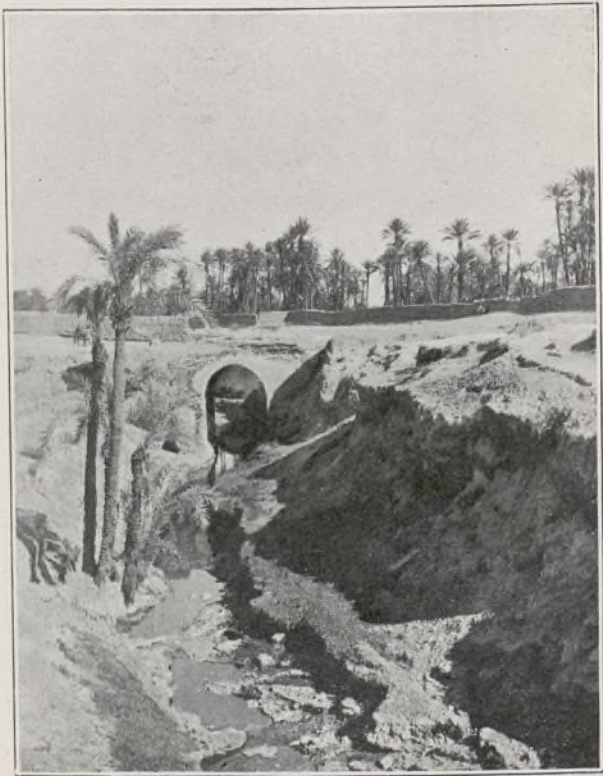
dit sans cesse. Les chants deviennent de plus en plus rapides ; les jambes s'agitent plus fort. Au milieu du cercle infernal, un homme à longue barbe noire, les mains nouées derrière le dos, paraît le maître de la danse. Désarticulé, il s'enlève d'un pied sur l'autre et sa tête inerte se balance de droite et de gauche, d'avant en arrière. Enfin, épuisé, il tombe sur le sol. Le makkadem, le chef, le relève, le reconforte et l'embrasse. D'autres confrères, allongés, se font piétiner volontairement. Des enfants se frappent la tête et, fiers de leur chemise sanglante, se promènent dans la foule. Un mulâtre dont le visage et la poitrine semblent être écorchés à vif, brandit sa hache et le *roumi* qui se trouverait à la portée de son bras passerait un mauvais moment. La ronde de ces hideux fanatiques aux crânes et aux joues tailladés, remonte maintenant vers

le haut de la place. Devant la mosquée, des centaines de musulmanes enveloppées dans leurs épais haïcks de laine, semblent des pleureuses. Sur leurs têtes, le ciel se dore et, là-bas, dans la paix du crépuscule, la ville arabe bleuit. A chaque coup frappé sur un crâne et à la vue du sang qui jaillit, elles poussent leur you-you triomphal, mais pas un pli de leurs draperies ne bouge. Ces mahométanes aux lignes statuaire gardent l'immobilité des statues devant cette frénésie.

Les Aïssaouas marocains ne le cèdent guère en sauvagerie aux Hamadchas. Des dévots leur présentent un mouton qu'ils étranglent, puis tous, hommes et femmes, se jettent sur la victime pantelante qu'ils dévorent aussitôt. Barbouillés de graisse et de sang, ils chantent et dansent ensuite. Je remarque parmi les plus excités des femmes dévoilées. Elles se trémoussent furieusement et leurs chevelures noires tourbillonnent au-dessus d'elles comme des crinières. Au milieu du cercle et près du maître de cérémonie, beau vieillard en toge lilas, un Aïssaoua, nu jusqu'à la ceinture, convulse son torse de crucifié encore marqué par les cicatrices des sabres qu'il s'est enfoncé dans la chair. Les muscles tremblent, les pectoraux saillent, les côtes tendues semblent prêtes à se rompre. Sa tête pâmée se balance, c'est l'extase, l'effroyable et divine extase ! Le but de ces danses hystériques, c'est la recherche d'une ivresse profonde qui fait oublier à ces malheureux leur triste vie. Parmi la foule arabe qui se tient à une distance respec-



Le jardin des ambassadeurs à Marrakech (Cliché Cavilla)



Le Tensift avant Marrakech et le vieux pont d'El Kantara (Cliché Cavilla)

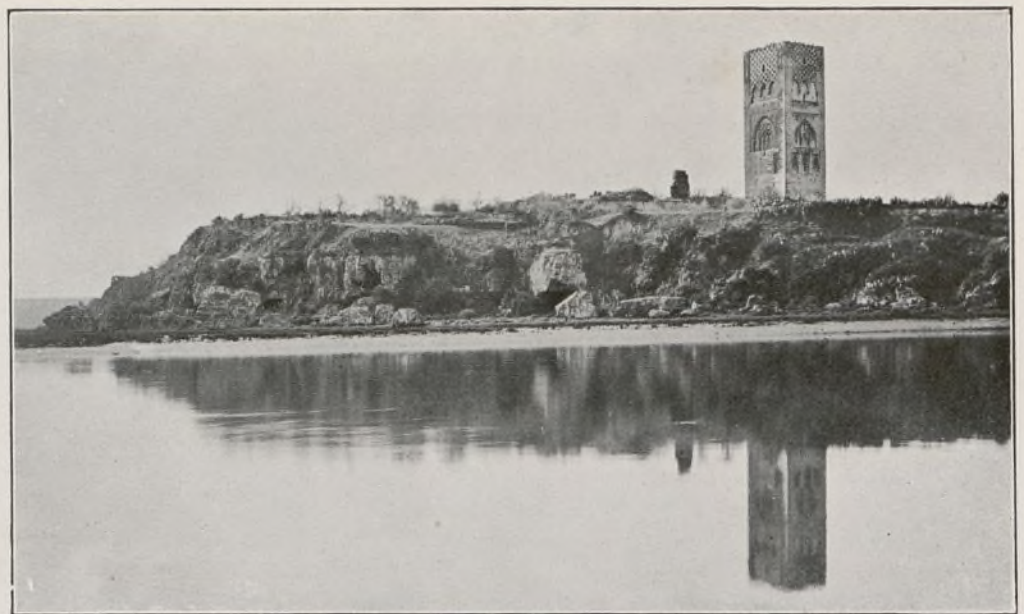


Fontaine d'El Moasin à Marrakech (Cliché Cavilla)



35

Rabat (Cliché Cavilla)



36

La tour de Hassan à Rabat (Cliché Cavilla)

tueuse des Aïssaouas, un israélite est reconnu. Aussitôt, les confrères se jettent sur lui et lui arrachent ses vêtements. Il eût été sûrement massacré, si des musulmans raisonnables ne l'avaient arraché à leurs mains.

Le courageux explorateur du Maroc, M. Goffart, nous a raconté l'anecdote suivante. Voyageant dans l'intérieur, il arrive dans une petite ville, la veille du Mouloud. Le pacha, qui était de ses amis, le reçoit et lui dit : « Tu es mon prisonnier. D'ici quelques jours, tu ne sortiras pas de chez moi. — Par exemple ! c'est un peu fort ! Qu'ai-je à craindre ? — Tout. Ecoute. Des Aïssaouas sont arrivés pour célébrer leur fête. S'ils te rencontrent en ce moment, ils croiront être agréables à Dieu en te tuant. Ne te montre pas. D'ailleurs, je t'empêcherai de sortir de chez moi. » L'explorateur dut obéir. Quelques jours après, il fut délivré. Il avait d'ailleurs reçu du pacha une cordiale et plantureuse hospitalité.

Ce seigneur musulman lui dit alors :

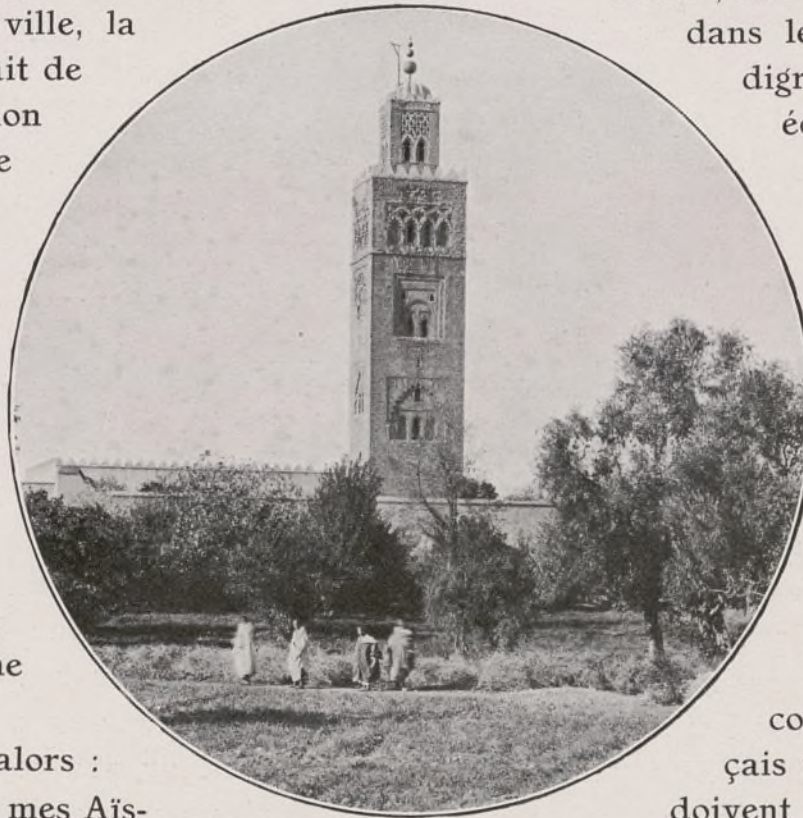
— Si tu veux faire le chemin avec mes Aïssaouas qui s'en retournent, ne te gêne pas, tu n'as plus rien à craindre. Ils sont calmes à présent.

En effet, M. Goffart se joignit à eux et ils furent pour lui d'attentionnés compagnons de voyage.

Puisque nous parlons de fanatisme, on ne saurait se dissimuler que la haine du chrétien est vive en terre d'Islam et particulièrement au Maroc. Si en Tripolitaine et en Algérie elle se manifeste par une réserve souvent enveloppée des plus gracieuses formules de politesse, elle se traduirait au Maroc, si les occasions se présentaient, par des actes de cruauté. Mais il faut en rechercher la cause moins dans un sentiment religieux que dans l'état de demi-barbarie où sont encore plongées la plupart des tribus du Maghreb. Celles-ci se livrent de perpétuels combats et décapiter son ennemi est monnaie courante. Ceux qui ne nous haïssent pas, nous méprisent. Un Arabisant, qui vit au Maroc depuis vingt-

ans et qui est considéré par les indigènes comme un des leurs, nous disait : « Le mépris du colon pour le *bicot* n'est rien à côté du mépris de ce même *bicot* pour ce superbe colon. » Nous ne devrions pas ignorer ces choses et nous efforcer plutôt, par notre esprit d'équité et la correction de nos manières, de détruire peu à peu ces mauvais sentiments

dans le cœur de nos sujets musulmans. Cette digression ne s'applique pas à la classe éclairée des musulmans, notamment des « jeunes Tunisiens » qui savent apprécier les bienfaits de notre civilisation.



37 La Koutoubiya, à Marrakech

LES JUIFS MAROCAINS

La situation des israélites n'est pas aussi précaire que nous le pensions et même, fait surprenant, dans tous les ports du littoral et dans les villes comme Tétouan où l'on ne trouve pas même un Français et un Anglais, ces Juifs sont beaucoup plus européanisés que leurs coreligionnaires d'Algérie, citoyens français toujours vêtus à la mode arabe. Ils le doivent en partie aux remarquables écoles de l'Alliance israélite qui, dans tous les pays d'Orient, travaille à l'expansion de notre langue et de notre influence.

Dans l'intérieur, la situation des Juifs change. Parqués dans le mellah, rançonnés, ils sont encore obligés à des besognes infâmes. Ce sont eux qui sont chargés de saler les têtes des paysans coupées par la mehallah chérifienne à la suite de chaque révolte et de les clouer par les oreilles ou les cheveux au-dessus des portes fortifiées des villes. A l'entrée de chaque ville on peut voir ces hideux trophées.

Il faut visiter les synagogues et les maisons juives pendant les fêtes de la Pâque. Un certain nombre de ces synagogues ont été décorées par des sculpteurs sur stuc, arabes. Ces guipures de pierre ajourée enchantent les yeux : la disposition de ces temples est toujours la même. Derrière le voile du temple en velours rouge ou violet brodé d'or, nous voyons



38

Les Juifs saleurs de têtes. Dessin d'après nature de M. Jean Hess

les *Tables de la loi*, le Pentateuque, grands rouleaux de parchemin enveloppés d'une gaine de soie et d'or. A côté, les mains d'argent dont le rabbin se sert pour indiquer à la foule quel passage des livres saints on va lire.

Des lampes d'argent massif ciselé par les orfèvres juifs se

des réchauds à charbon d'olivier placés près d'elles.

En l'honneur de la Pâque, toutes les portes des maisons juives ont été fraîchement enduites d'une nouvelle couche d'indigo et les marches des seuils sont teintées en jaune.

J'entre dans une pâtisserie israélite et le marchand me



Pèlerinage au tombeau de Sidi-Moussa. (D'après un tableau de M. Girardot)

balancent devant le Saint des Saints et près du chandelier à sept branches.

Dans le patio qui précède la synagogue, des Juives accroupies devant de petites *midhas* (tables très basses) préparent le pain azyme. Elles roulent la pâte sans levain et l'aplatissent en galette avec un batonnet, puis la font cuire sur

déclare que je puis manger en toute confiance, car tout est *caché* (pur). Je goûte les *kenedels*, gâteaux aux amandes et au sirop ; les *referaës*, pain azyme pilé avec des œufs, du sucre et baignés dans du miel et les *ournos*, galettes au sucre et aux œufs. Les dattes écrasées avec des pistaches servent encore à préparer des bonbons d'une saveur originale.

LES CITÉS
IMPÉRIALES : FEZ,
MARRAKECH, RABAT

Même lorsque l'on connaît les villes musulmanes d'Algérie, d'Égypte et cette admirable Tunis, les trois cités impériales du sultan Moulay-Hafid présentent un intérêt exceptionnel parce que la civilisation européenne ne les a pas touchées. A Fez et à Marrakech on a la sensation de vivre en l'an mil. La société marocaine réédite les gestes des ancêtres et rien dans les mœurs comme dans l'aspect des rues ne permet de supposer que nous vivons dans un siècle frénétique, qui renouvelle à chaque génération la face du monde occidental.

L'immutabilité de l'Islam ne manque pas de grandeur. Durer longtemps est une preuve de force et rien ne nous permet de supposer que les Marocains souffrent de leur respect pour la tradition. Leur conception du bonheur contredit toutes nos philosophies modernes de la vie ardente. Nous sommes des peuples assombris de même qu'ils sont des populations blanches. Ces musulmans adorent la clarté dans leurs maisons comme dans leurs costumes et ils mourraient de chagrin s'il leur fallait vivre dans nos brouillards et nos rues patinées par la suie. Voilà les premières réflexions qu'évoque la ville de Fez quand on l'aperçoit après avoir franchi le caravansérail appelé : Nazla Farradji.

Les remparts crénelés, d'une couleur fauve au soleil matinal, se silhouettent sur la ville d'une blancheur de burnous. Au-dessus des terrasses montent les minarets carrés, verdâtres ou dorés. En arrière-plan, la montagne



Rabat (Cliché Cavilla)



Une rue de Rabat

ténébreuse du Zalagh fait paraître encore plus immaculée la capitale du Maghreb. Seul, un quartier passé, semblerait-il, aux boules d'indigo de nos blanchisseuses, renseigne sur sa population. C'est le mellah des Juifs.

En continuant de s'avancer, on trouve, à sa droite, de vastes murs dont la décrépitude pittoresque est débordée par des arbres aux frondaisons généreuses. A gauche, des chaumières servent d'abri aux fellahs lorsqu'ils viennent en ville. Partout sur les talus et parmi les

champs éclatent les couleurs gaies du trèfle incarnat, des coquelicots, des boutons d'or, des pâquerettes, des soucis et des mauves. Ces fleurs tissent parmi la haute soie des herbes, des tapis féériques. Ces tissus semblent jetés autour de la capitale pour en exalter la beauté. Sur la crête d'une muraille, des cigognes s'ébattent et, le cou tendu vers le ciel, elles font entendre un bruit de tourniquet en claquant de leurs longs becs.

Le large chemin rustique qui remonte vers la ville est presque désert. Quelques habitants passent rapidement au loin comme des fantômes. Un silence presque merveilleux oppresse. Pourtant, plus de cent mille musulmans occupent ces vastes demeures fermées aux rares ouvertures grillées. Onze siècles d'Islam pèsent sur cette cité fameuse. C'est en 192 de l'hégire que le Chérif Moulay-Idris l'Égyptien, devenu pour les gens de Fez-el-Bali comme un second prophète, commença la construction de la cité. Mais le véritable créateur de Fez, c'est le

ministre Oméir ben Mossab-el-Azdy. Il eut l'art de choisir un paysage splendide, arrosé par l'oued Fez et il sut capter une



Marchandes de poteries à Rabat



Armurier marocain à Rabat

LE MAROC

cinquantaine de sources abondantes qui ruissellent des pentes de la colline jusqu'à la vallée. Aujourd'hui ces ruisseaux traversent ruelles, maisons et jardins, faisant de Fez une ville unique au monde. L'eau chante, jaillit dans les vasques, arrose les fleurs, remplit les bains et les abreuvoirs.

✧ A l'origine, la population se composa d'Arabes et de Berbères venus du nord de l'Afrique et des Maures expulsés de Cordoue. Les deux grandes mosquées d'El-Karouiyni et d'El-Andalous rappellent un peu les monuments religieux de Kairouan et l'on en trouverait l'explication dans ce fait qu'on doit leur construction aux libéralités de deux riches Kairouanais. En 1274, l'émir Yacoub-ben-Abdelhaq fonda Fez-el-Djedid, le nouveau Fez, une véritable ville rivale de Fez-el-Bali, c'est-à-dire le vieux Fez, qui, jusqu'à nos jours est resté la cité des commerçants et des lettrés opposée à la ville neuve du sultan et de son maghzen. Pour se rendre d'une cité dans l'autre, il faut traverser un quartier de nomades, de charlatans, de montreurs de serpents, de musiciens et de brigands. « Fez-el-Bali peut être considéré comme la perle du Maroc. Des ruelles aux murs plâtrés montent et descendent au gré des dénivelllements du sol sous des voûtes et des étonçons recouverts de fleurs au printemps. Des places charmantes où des treilles servent d'avent aux boutiques, des rues marchandes



Le littoral marocain, Cap Spartel

et des serins enfermés dans de petites cages en forme de mosquée. Sur une placette, un négociant, blanc comme la neige, pèse à des balances suspendues aux branches d'un mûrier, le rouge henné et cette terre savonneuse, le *rassoul*, utilisée par les élégantes mauresques.

A la nuit, des lanternes sont hissées aux potences des minarets émaillés et, dès l'aube, tandis que des drapeaux annoncent le retour du soleil, sur toute la ville, les mueddins montés aux galeries, invitent les croyants à venir



Une caravane en marche remontant vers les hauts plateaux (Cliché Bougault)

d'une couleur orientale, de riches palais dans le style andalous à patios en céramique et vasques à jets d'eau, des portes de quartier souvent couvertes par des plantes grimpantes, et surtout des jardins intimement mêlés aux constructions font de la capitale du Maghreb une merveille de douceur et de charme.

Lorsque vient le soir, dans le grand cimetière étagé des Mérénides, dressés sur les tombeaux croulants, des conteurs arabes armés de roseaux et souvent accompagnés par des joueurs de guerubris, racontent avec des gestes magnifiques les exploits du héros Antar. A la même heure, dans les venelles, circulent des marchands qui vous proposent des petits bouquets composés, dorés et argentés, ou bien des chardonnerets

faire le bien et à prier, car il n'y a d'autre Dieu que Dieu.

Lorsque leurs voix se sont tues, dans le silence de Fez, on entend le rire de toutes les sources et de tous les ruisselets qui descendent des collines et se répandent à travers les venelles, les cours et les jardinets.

Et le grand silence de l'Islam plane à nouveau sur les philosophiques habitants.

✧ Marrakech, la capitale du Sud, semble une ville saharienne. Quand on arrive par la plaine du Tensift, ravagée par son oued, on aperçoit à travers les palmiers géants qui jaillissent vers le ciel fulgurant comme des jets d'eau, une cité prestigieuse qui semble vêtue de la pourpre impériale. Toutes les maisons sont pétries dans une argile cramoisie que le soleil a cuite. On dirait aussi un immense ouvrage de poterie, dans lequel seraient plantés, sans ordre, des oliviers argentés, des grenadiers et des mûriers.

Au milieu de Marrakech, le splendide minaret de la Koutoubiyah, le frère de la Giralda de Séville, s'enlève sur les montagnes rousses de l'Atlas.

L'impression de paix et de sommeil est encore plus profonde qu'à Fez. On ne voit remuer dans l'oasis que des ânes minuscules qui semblent vêtus de violet. Ils portent des aubergines.

Aussitôt après avoir franchi une porte



A la merdja El Eerza, entre Larache et Rabat. Pêcheurs d'anguilles



47 Tétouan. Porte du côté de Tanger

fortifiée, sévèrement gardée, on traverse le mellah des Juifs aux ruelles étranglées, sales, voûtées et grouillantes d'une population blême en chechias noires. La *médina*, c'est-à-dire la cité, fait suite à ce quartier. La mosquée du Trépas, Djamaa-el-Fena, marque son centre. Comme à Fez, les jardins sont mêlés aux demeures qui semblent se tasser afin de faire place aux fleurs et aux arbres. Dans presque toutes les rues

principales, on trouve des fontaines charmantes. Quelques-unes sont de véritables monuments. Une sorte de portique triomphal à toiture débordante soutenue par des corbeaux et des poutres sculptées et dorées, recouvre la fontaine d'El-Moasin. Des pieds-droits, en stuc délicatement fouillé, achèvent de donner un caractère somptueux et presque sacré à cette source. Suivant l'usage arabe, un abreuvoir pour les animaux est placé à côté d'un bassin pour les hommes.



48 Tétouan. Un vieux quartier

Ces gracieux monuments, seuls, prouveraient le degré de la civilisation marocaine à Marrakech si le merveilleux minaret de la Koutoubiyah, haut de quatre-vingts mètres, n'affirmait d'une façon plus décisive encore la prospérité de cette grande ville, au XII^e siècle, sous le règne du plus artiste des sultans almohades, Yacoub-el-Mansour.

Cette cité impériale est encore très industrielle, et dans le quartier des souks, il faut surtout admirer les selliers et les fabricants de coussins en cuir gratté. Les artisans incisent le maroquin et, en retirant une partie de la peau teinte à l'écorce de grenade, ils obtiennent des effets amusants de relief et de couleur.



49 Tétouan. Porte du côté de la mer



50 Tétouan. Le cimetière. En haut, la kasbah, route de Ceuta

Les armuriers vendent des fusils de fantasia à crosse plate incrustée d'argent. L'un des articles de l'industrie locale le plus apprécié des Marocains, c'est le poignard recourbé, le koummiya.

J'ai tenu entre les mains une de ces armes terribles, celle-là même qu'un fanatique enfonça de douze centimètres dans le dos de notre héroïque compatriote, M. Goffart. Gravement blessé, par trahison, en passant devant la mosquée, l'explorateur se sentait mourir. La foule musulmane voulait achever le roumi et les koummiyas sortaient de leurs fourreaux. M. Goffart voyait son sang couler devant lui en mare. Il eut une inspiration désespérée. Se baissant, il se trempa les mains et aspergea les Marocains les plus rapprochés en leur criant : « Que le sang du chrétien vous maudisse ! »

Aussitôt les Arabes souillés s'enfuirent et la multitude braillait : « Le roumi les a maudits. » Leurs vociférations attirèrent l'attention de la mission française séjournant à Marrakech et notre compatriote fut sauvé.

✻ La ville maritime de Rabat, tout à la fois blanche, dorée et rouge, avec ses remparts de briques crépies qui tombent jusque dans la mer, donne l'impression très exacte de la civilisation d'un monde musulman qui croule et n'essaie plus de réagir.

Vue de la rade, cette ville étagée sur une colline a conservé une certaine splendeur. Sa misère, en habits d'or et



51 Tétouan. Le patio d'une grande maison arabe



52 Tétouan. Porte de Ceuta



Le cimetière israélite de Tétouan. D'après un tableau de M. Girardot (Musée National du Luxembourg)

de soie, s'enorgueillit de jardins en terrasses qui sèment les roses, les œillets et les géraniums sur des murailles écaillées. Un minaret brodé d'entrelacs domine la Medina.

La Bab-el-Ruah, d'un caractère guerrier, donne accès dans Rabat. A l'embouchure de l'oued Bou-Regreg, sur une étrave rocheuse qui s'avance dans la mer, la mélancolique tour de Hassan qui ne fut jamais achevée se réfléchit dans l'eau. Un peu au-dessous de ce minaret, des colonnes romaines relevées par les sultans mérinides supportaient jadis, dans un paysage grandiose d'océan et de bois, l'ancienne université musulmane.

TÉTOUAN A une longue journée de Tanger par la route, lorsqu'on a soutenu pendant dix heures le trot d'une mule, on atteint la ville la plus coquette du Maroc, Tétouan. Les bourgeois qui l'habitent s'enorgueillissent, d'ailleurs, d'être les plus policés des musulmans, et leur urbanité rappelle la courtoisie des Beldis tunisois. Comme eux, d'ailleurs, ils revendiquent une origine andalouse et l'on pourrait trouver chez les uns et chez les autres, les clefs de leurs palais de Grenade ou de Cordoue, soigneusement accrochées en attendant le retour problématique en Espagne.

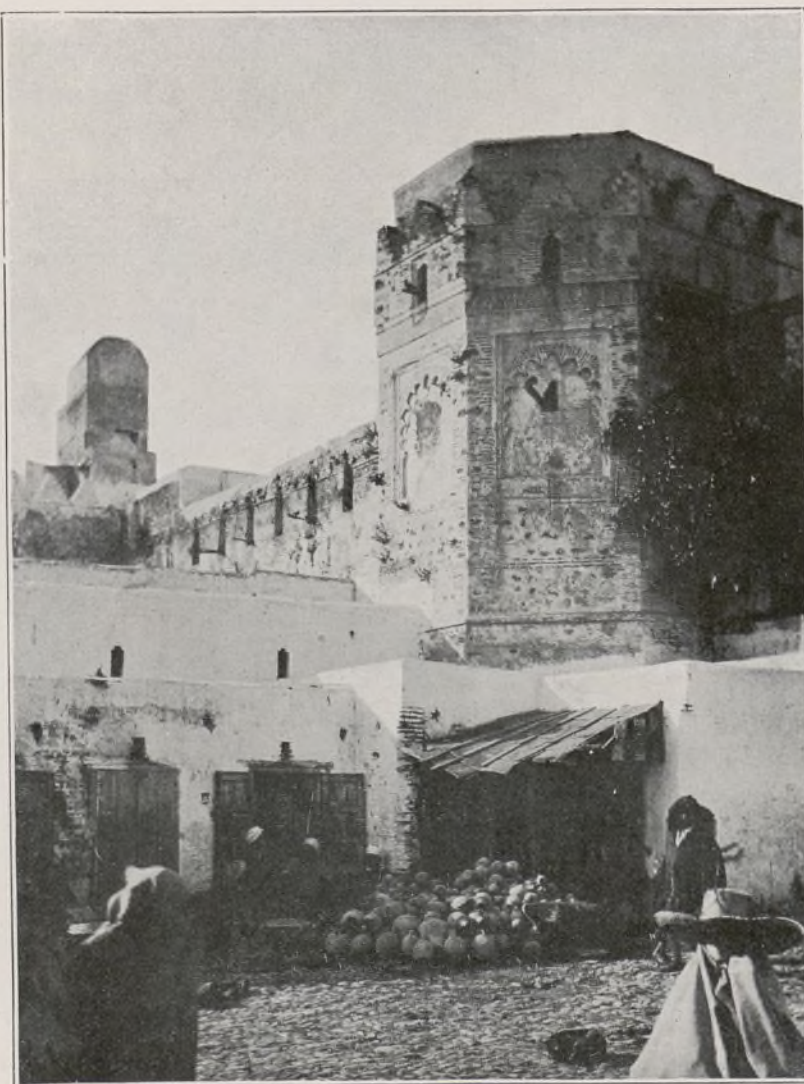
Presque toutes les villes andalouses ont été élevées dans des

paysages enchanteurs. Tétouan a été bâtie entre les deux montagnes qui endiguent le cours de l'oued Martine. Aperçue des hauteurs du Djebel Darsa, cette cité ovale, encadrée dans ses murailles à merlons, semble un colossal ex-voto d'argent, ciselé par de patients orfèvres.

Comme à Tunis, les ruelles étroites et parfois couvertes de voûtes lient les terrasses les unes aux autres, et les femmes, le soir, peuvent circuler de toiture en toiture et rendre ainsi visite à leurs amies sans affronter la curiosité des hommes. Partout des verdure légères jaillissent comme des cascades vertes hors des patios. Sur les murets, des poteries contiennent des jasmins et des rosiers qui versent leurs moissons blanches et roses sur les murailles. Au crépuscule, le soleil décompose son prisme sur Tétouan. Peu à peu l'on voit les terrasses prendre la couleur de l'or vert, de l'orange, de la pourpre. Au loin les montagnes d'améthiste virent au bleu sombre. La nuit est déjà venue sur la cité qu'une couronne de vermeil brille encore sur la cime du Djebel Darsa.

Une promenade dans Tétouan renseigne sur le degré de raffinement de ses habitants. Dans les venelles, peu fréquentées, le pavé est chaulé comme les murs. On baigne dans une atmosphère de blancheur.

Le quartier d'el-Ayoûne, de la source, séduit par sa paix et sa rus-



Tétouan. Une tour à l'intérieur de la ville



55

Larache. La forteresse

tacité de bon ton. Des élançons élégants sont couverts par les anthémis et les résédas. Partout on entend le glouglou des eaux. Partout des palmiers, des caroubiers et des figuiers bruissent dans le vent au-dessus des toits. Sous les voûtes on voit parfois apparaître des musulmans drapés comme des statues. Le froissement léger de leurs soieries contre les crépis est le seul son que l'on perçoit. Parfois aussi des enfants, diaprés comme des papillons, volètent d'un seuil à l'autre ou bien disparaissent dans



58

Mazagan. Un coin du port



56

Saffi. L'embarquement près de la barre

l'obscurité d'une porte entrebâillée par une négresse dont on voit les yeux émaillés reluire.

Lorsqu'on a traversé le mellah juif peinturluré d'ocre rouge, on atteint les rues élégantes du Dar Rkina, aux palais annoncés par leurs vestibules à lanternes et leurs bancs à fuseaux sur lesquels stationnent des serviteurs noirs.

Les remparts et les tours de cette charmante ville andalouse appartiennent beaucoup plus à l'architecture pittoresque qu'à l'art militaire. Les



59

Saffi. Le déchargement d'un navire

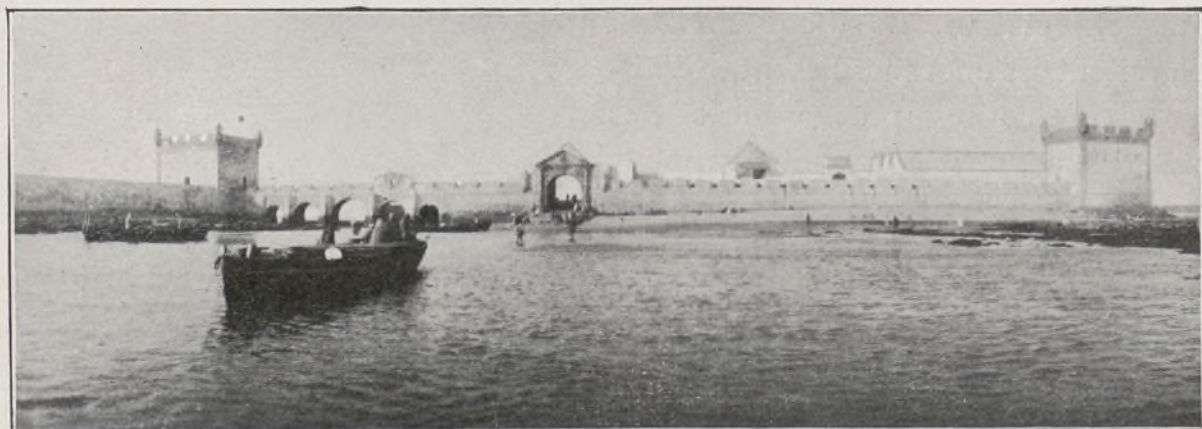


57

Saffi. Les entrepôts de la douane

constructeurs arabes en ont varié les profils et les décorations afin qu'ils deviennent un ornement, une ceinture ouvragée de sculptures, de redans et de polygonies.

Au sortir des portes, une campagne fertile et réjouie où sinuent des chemins creux encaissés par des roseaux, des mûriers, des oliviers, des caroubiers et des orangers, vous entraîne vers la plaine d'une verdure triomphale. Par la coulée de l'oued Martine, le vent de mer arrive et les blés ondulent noblement. Au loin les céramiques des minarets hexagonaux de Sidi Es Saidi et de Sidi Berriseul semblent des yeux bleus qui observent avec joie la nouvelle récolte.



60

Mogador. Porte du côté de la rade

Au-dessus de ces artilleurs, un pavillon rouge à croissant blanc achève de se déchirer dans le vent.

CASABLANCA

On arrive le lendemain à Casablanca, une ville devenue française. Deux mille de nos compatriotes l'habitent déjà, et sa prospérité augmente de jour en jour. Les maisons bom-



Un arganier, essence spéciale aux environs de Mogador

Chaouïa, occupée par nos troupes, demandent à entrer dans nos lignes et réclament la protection française contre leurs caïds.

MAZAGAN

Les miradors flanqués



Mogador. Une porte à l'intérieur de la ville



Mogador. Une porte

bardées commencent à se cicatriser et, fait plus remarquable, les commerçants indigènes vivent en bonne intelligence avec les Français, heureux de pouvoir négocier en paix. Casablanca n'offre aucune surprise pittoresque. Cette cité deviendra européenne par le caractère des nombreuses constructions que les colonies étrangères élèvent pour les besoins de leur industrie et de leur commerce. Capitale de la province des Chaouïa, grande comme deux de nos départements, Casablanca est sans doute appelée à doubler d'importance. La fertilité de cette région, une véritable Beauce africaine, est admirable. Il fallait assurer l'ordre et la sécurité à la population si intéressante de ces cultivateurs. Avec une merveilleuse méthode, le général d'Amade est arrivé à organiser un pays qui n'avait jamais connu que l'anarchie et les pillages périodiques. Un témoin qui assista à toute cette campagne me disait son admiration pour l'endurance de nos troupes et leur discipline. Quinze mille hommes purent accomplir des marches de douze lieues sans laisser un seul trainard. Le soir, les médecins militaires pouvaient dire au général d'Amade qu'il n'y avait qu'un éclopé, un brigadier de spahis, et encore ce soldat avait tenu à gagner l'étape sur son cheval.

Au point de vue administratif, l'œuvre de nos généraux est à ce point parfaite, que les fellahs riverains de la



Famille juive. Dessiné de M. Jean Hess

sur les façades des hautes demeures, les fortifications massives et anguleuses, les églises transformées en mosquées renseignent sur l'occupation de Mazagan par une nation catholique. En effet, longtemps les Portugais ont occupé cette ville. Mais lorsqu'on a dépassé le quartier commerçant qui a sa façade sur l'océan, la ville prend une physionomie amusante, et son *Grand Socco*, avec ses petites constructions chaulées à portes cintrées flanquées de sveltes palmiers, rappelle certains faubourgs de Kairouan.

Il faut arriver par une matinée radieuse à Saffi, la ville marocaine du littoral la plus véritablement africaine par son aspect et sa population. Comme son port est de plus en plus déserté par les caravanes de l'intérieur, les Européens, quelques douzaines tout au

plus, n'ont rien changé dans l'aspect des logis. C'est donc une cité complètement musulmane. Saffi est bâti sur un éperon rocheux. Une grande forteresse crénelée domine toutes ses maisons à un étage. Aussitôt le navire affourché sur ses ancres, les voyageurs assistent à un spectacle curieux. Comme la brise ne souffle pas et que l'océan a l'immobilité d'un miroir, une centaine de Marocains commencent à s'avancer dans l'eau le plus loin qu'ils peuvent. La pente insensible de la grève leur permet d'atteindre jusqu'à la barre,



Une rue de Casablanca



66

Défrichement dans la Chaouïa

dangereuse par gros temps. Les marchandises et les colis humains sont d'abord descendus du vapeur dans des canots, puis transbordés sur les épaules des solides gaillards qui vous attendent, plongés jusqu'au cou, et vociférant afin d'avoir l'honneur de vous conduire jusqu'à terre.

Aussitôt à Saffi, mille scènes pittoresques réclament votre attention. En dehors des remparts, plutôt décoratifs que guerriers, une boucherie en plein vent est installée et des bœufs écorchés et suspendus par les pieds font des taches violentes sur les murs blancs. Des chameaux dégingandés, chargés de dattes et de sparteries, contemplent béatement les affreux bouchers qui débitent leur viande avec des gestes d'assassins.

Certains faubourgs de Saffi ont un caractère saharien. Des palmiers grêles sortent du fond des cours et des murailles en pierre sèche s'écroulent sur le sol éblouissant, sans qu'un maçon daigne réparer les logis malades. De place en place, une zaouïa d'une blancheur de soie, entourée de cactus hargneux, se dresse sur un coteau roux.

Mais la merveille de Saffi, c'est sa grande rue. Des étonnants arcs de triomphe sur le passage d'une foule étonnante d'allure et de sauvagerie. Toutes les nuances possibles des visages humains s'y retrouvent, depuis le blanc lustré des négociants maures, en passant par le pain d'épice des Gibraltariens, le bronze des Berbères, le cuivre des Arabes nomades, le citron des Juifs marocains,



69

Le labour dans les Beni-Snassen

le bitume des Soudanais et l'encre double des nègres venus des bords du Niger.

La foule, active, chargée de provisions, va et vient. Tout à coup, un chameau, éculé comme une vieille chaussure, s'étale en travers de la rue. On respecte sa fantaisie. Il est fatigué, le pauvre ! Chacun s'écarte ou enjambe, mais personne ne songe à rudover l'animal. Oh ! bienheureux pays d'Islam !



67

Un fellah de la Chaouïa dans son champ d'orge

MOGADOR Après quelques heures de navigation, on atteint Mogador, une étrange cité du XVIII^e siècle, bâtie par un ingénieur d'Avignon, Cornut. Notre compatriote travailla à la construction de Mogador sur l'ordre du sultan Mohammed ben Abdallah et il étonna ce seigneur par la nouveauté de son plan géométrique. Des rues droites furent tracées pour la première fois en terre marocaine. Quand les Arabes du Sud furent admis à circuler dans ces avenues de maisons

à galeries supportées par des colonnes et lorsqu'ils aperçurent du haut des minarets cette cité rigide, ils nommèrent Mogador : Es-soueïra : le tableau.

Il ne faudrait donc pas chercher dans ce port du pittoresque oriental. Une population bigarrée de Juifs, d'Européens, d'Arabes et de Berbères circule dans les rues situées entre les kasbahs qui rappellent presque certains passages de Marseille.

Une sage mesure sanitaire empêche les caravanes de stationner dans Mogador. Elles campent en dehors des portes,



68

Habitation d'un Marocain chiadma



70

Une prairie naturelle au printemps dans la Chaouïa

sur le grand Souk. Au soleil couchant, le spectacle de ces foules de chameaux, écroulés de fatigue, est extraordinaire. Auprès de leurs animaux, les chameliers, couverts d'une poussière ferrugineuse qui les fait ressembler à des hommes baignés dans du sang, coupent avec des poignards inquiétants des herbes qu'ils donnent à manger à leurs dromadaires. Un grand vieillard au capuchon de laine, serré sur le front avec un turban blanc, commande cette caravane. Au milieu des bêtes agenouillées qui man-

gent en montrant leurs longues dents jaunes, un chameau de haute taille, debout, fait avec ses lèvres pendantes une grimace de suprême dédain. Le soleil couchant entre dans ses yeux qui deviennent deux rubis d'un éclat merveilleux. Animal aux formes préhistoriques, peut-être se souvient-il qu'autrefois ses frères, au lieu d'amener à Mogador des peaux de chèvres conservées dans la fiente, apportaient sur leurs bosses, l'ivoire, les plumes d'autruche, la poudre d'or et les aromates.

Quand la nuit tomba sur la caravane, les chameaux poussèrent leur cri sinistre et ils évoquèrent pour moi toute l'immensité mélancolique du Sahara que je ne saurais plus oublier après l'avoir parcouru. Aux environs de Mogador se trouve



Porte d'Ouazzan (Cliché Cavilla)

saire pour retirer la pulpe. Voilà un moyen industriel bien marocain !

OUAZZAN Ces croquis des villes du Maghreb auront pour couronnement la brève description d'Ouazzan, la cité sainte. En effet, Ouazzan doit exclusivement son existence à la renommée d'un marabout et c'est pour vivre dans la bénédiction perpétuelle de ses descendants que trente mille habitants sont réunis dans une ville sans commerce.

Ouazzan a été fondée au commencement du XVII^e siècle par un chérif, c'est-à-dire un descendant du Prophète, Moulay-Abdallah. Ce saint homme, par le fait de sa naissance, avait

une forêt d'arganiers, presque unique en Afrique. Cet arbre étrange, aux troncs multiples et contorsionnés comme des serpents qui s'unissent pour soutenir une frondaison en forme de parasol, produit une sorte de fruit dont l'amande est riche en huile. Les Arabes emploient un singulier outillage pour se procurer cette huile. Ils font manger à leurs bestiaux les fruits de l'arganier et... par derrière... humblement, ils recueillent les noyaux non digérés afin de les broyer. Ils économisent ainsi la main-d'œuvre néces-



Femmes du Rif se rendant au marché. D'après un tableau de M. Girardot appartenant à M^{me} Galbrun



73 Mosquée d'Oudjda



76 La place de la Kasbah à Oudjda

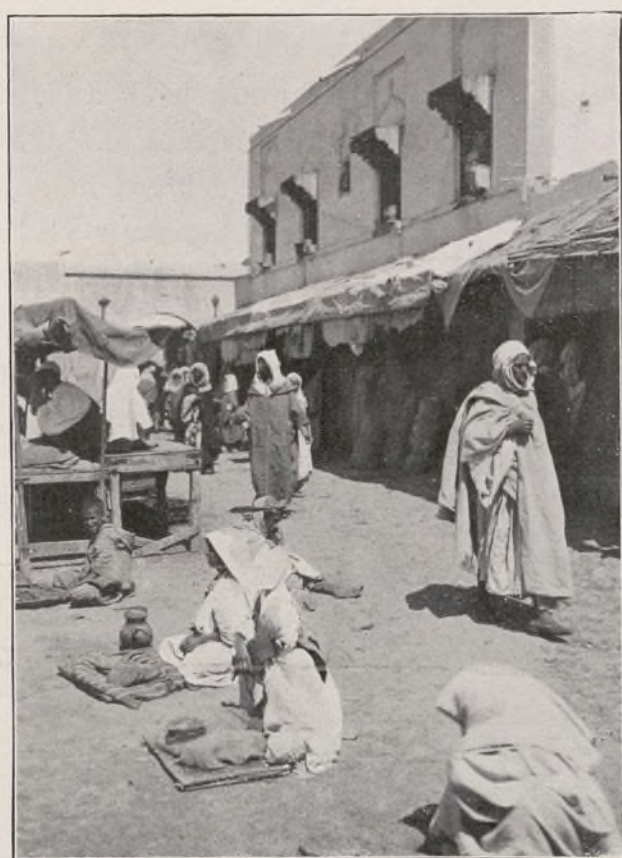


77 Environs de Taza

un pouvoir de *baraka*, de bénédiction, sur tous ceux qui l'approchaient. Cette *baraka* est héréditaire. Aujourd'hui, ses descendants portent donc bonheur à tous leurs fidèles et c'est ainsi que, lorsqu'ils voyagent, ils ont, dans les tribus, le droit de *ziara*, de collecte, en échange de la bénédiction perpétuelle

qui émane de leurs personnes par la faveur d'Allah. L'ainé des descendants de Moulay-Abdallah porte le titre de Chérif Baraka. Sa puissance spirituelle l'emporte souvent sur l'autorité temporelle du sultan Moulay-Hafid lui-même et il règne vraiment dans sa capitale religieuse.

La grande allure d'Ouazzan frappe surtout à l'extérieur de ses portes monumentales. De triples ogives se dépassent dans un encadrement rectangulaire et, rien qu'à



74 Place du marché aux pains à Oudjda

l'examen de ces maçonneries superbes, on devine avec quel élan les fidèles sujets des premiers chérifs travaillèrent à la construction de la cité sainte. Aujourd'hui encore, le dévouement des pèlerins se prouve en toute occasion. Quand les portefaix de Fez viennent à Ouazzan, ils nettoient gratuitement la ville. Des menuisiers proposent leurs services. Les citadins de Fez donnent de l'argent. Des marchands laissent en gage de

reconnaissance des parfums ou des babouches. Les pauvres Bédouins apportent des nattes et des balais.

La piété des Marocains et des Algériens pour la fameuse maison des chérifs augmente avec les ans, car chaque fois qu'un *Chorfa*, un chef religieux de la maison d'Ouazzan meurt, son tombeau devient l'objet d'un nouveau culte. Ces tombes fétiches ne sont pas moins estimées des musulmans que la *baraka*. Le tombeau de Moulay-Abdallah est très impressionnant. Un catafalque en drap vert brodé d'or recouvre le corps du Chérif. Les murailles de la salle sont tendues de soieries sur lesquelles, avec des fils d'or et d'argent, des artistes prestigieux ont trouvé le moyen d'inscrire des devises pieuses dans des ogives et parmi des arabesques éblouissantes. Le pèlerin qui est admis à contempler cette féerie sent sa foi redoubler et il laissera son dernier *douro* entre les mains du *fegi*, le gérant et comptable des chérifs.

Aux portes de la cité sainte, veillent des gardes armés de vieilles armes européennes et l'on ne saurait entrer dans l'un des treize quartiers de cette ville sans dévisser le chien



78 Fillettes, à Ouazzan



75 Dromadaire bâti, devant Mogador



79 Le marché aux laines à Oudjda



FAUCONNIER MAROCAIN

D'après un dessin rehaussé d'aquarelle de M. ÉDOUARD DOIGNEAU

Ayuntamiento de Madrid



de son fusil avant de franchir les vieux remparts à merlons.

La solennité un peu triste d'Ouazzan rend cette ville lourde et grise, inoubliable. Un peu de l'âme mystique de l'Islam s'y révèle dans un grand paysage farouche où vivent les Beni-Mestara, des Bédouins pillards. A de certaines époques, ces bandits se ruent à l'assaut d'Ouazzan. Alors l'on comprend que la cité sainte représente de la civilisation au milieu de l'anarchie marocaine.



⁸⁰ La mosquée au Ksar de Zenaga

OUJDJA ET LES BENI-SNASSEN

La campagne admirable du général Liauthey, qui restera comme un modèle de stratégie militaire africaine,

nous a permis d'occuper une ville de vingt mille habitants et une région du plus haut intérêt. Oudjda, située à cinquante kilomètres de Port-Say, semble appelée à devenir le centre où

s'opéreront les échanges entre le Maroc, l'Algérie et la France.

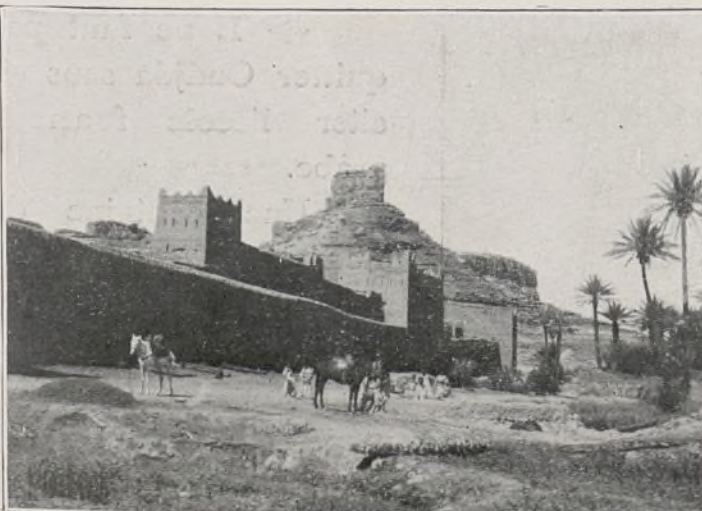
On se rend à Oudjda par Marnia. Une diligence à sept chevaux arabes garnis à profusion de grelots, traverse une plaine désertique entourée de montagnes qui semblent des tas énormes de poudres garance et mauve. Des jardins boisés, protégés par des murs de pisé couleur de sang annoncent la ville. Puis une caravane de chameaux noirs se profile sur une ligne de remparts crénelés. Parmi les orbes vertes je vois bondir comme des chèvres des femmes en robes jaune canari.

Mais déjà notre équipage s'engouffre sous la Bab-el-Khemis et les ruelles sinieuses d'Oudjda nous apparaissent infiniment pittoresques, colorées et mouvementées.

Le soleil va se coucher. Sur la terrasse d'une maison, des spahis en veste rouge, des chasseurs d'Afrique bleu



⁸¹ Une ruelle au Ksar d'El Maiz



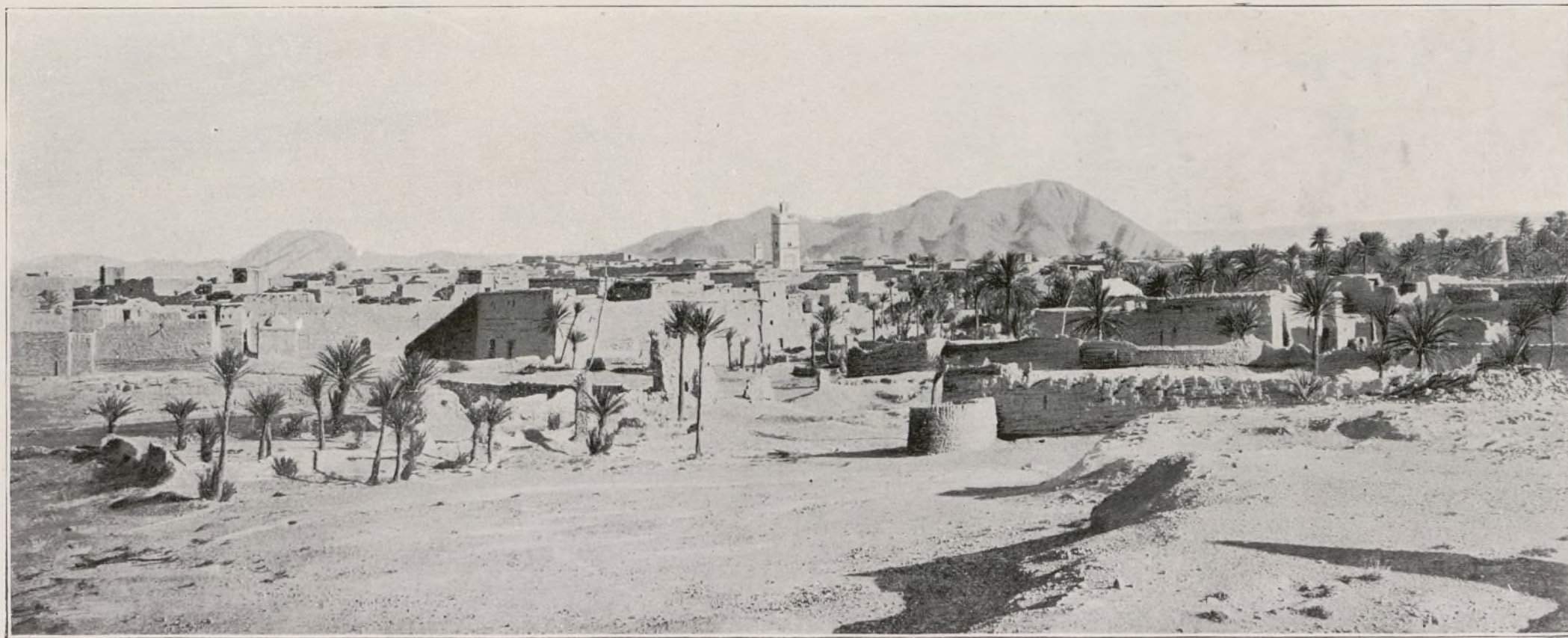
⁸² Coin du Ksar des Ouled Ali près du Bou-Denib (Haut-Guïr) (Cliché Garaud)



⁸³ Un restaurant à Bou-Denib (Cliché Garaud)



⁸⁴ Passage de l'oued Zousfana, près de Taghet, après une crue (Cliché Garaud)



Vue générale de l'oasis de Figuig (Cliché Bougault)

céleste, des zouaves, des légionnaires, des tirailleurs algériens accoudés, assis, debout ou étendus, fument et boivent en plaisantant. Sur une petite place, au-dessous d'eux, des Juives marocaines en toges couleur des sirops de groseille, de grenadine ou de mandarine, le serre-tête laissant déborder les cheveux coupés courts et ouverts en éventail sur les oreilles, causent à des musulmanes voilées dans leurs haïcks. Dans une échoppe arabe, des officiers essayent en riant des espadrilles berbères tressées en alfa. Des Françaises, leurs jeunes femmes, promènent sur la place les dernières modes parisiennes, à l'ahurissement de quelques montagnards Beni-Snassen, statues de bronze drapées dans leurs lainages.

Je sors d'Oudjda par une porte ouverte sur la route de Taza et j'aperçois dans les verdure noires d'une oliveraie un marabout dont la blancheur illumine la nuit naissante. J'évite des tombes à peine indiquées par des pierres fichées dans le sol et je m'éloigne d'un charnier où des chameaux et des ânes, tombés sur le côté, semblent morts dans l'épouvante.

A l'hôtel, devant les petites tables, sous l'éclairage intermittent de becs à l'acétylène, toute la gamme éclatante des uniformes de l'armée d'Afrique chatoie. Les femmes de ces officiers, d'une élégance qui contraste avec les bottes poudrées de leurs maris, s'entretiennent avec animation de leurs découvertes : vieilles faïences, tapis, sparteries. Un ingénieur agronome discute avec un prospecteur la valeur du pays. Les serveurs arabes s'empressent au milieu des convives et l'on sent qu'on évolue dans une atmosphère très particulière, vivante et sympathique.

✿ La ville frontière d'Oudjda, trop souvent ravagée au cours des siècles par les bandes armées algériennes ou marocaines, présente encore tous les caractères de la misère. On n'y trouve aucun palais musulman. Ses rares intérieurs arabes d'un certain style s'abritent sous des dehors pauvres. Toutes les maisons sont d'ailleurs bâties en terre battue et lorsque les crépis sont tombés, l'aspect des murailles est affligeant. Au soleil couchant ces pisés deviennent cependant magnifiques et, aussi crevés soient-ils, ils paraissent revêtus de la pourpre impériale.

Lorsqu'un musulman blanc passe dans ces ruelles, il semble traverser des couloirs de feu. On doit à l'autorité militaire d'Oudjda le nettoyage d'une ville qui fut un cloaque. Jusqu'ici on a su concilier l'hygiène et le pittoresque. Les deux places des marchés amuseraient les touristes par le grouillement des petits marchands ambulants. Devant quatre mélancoliques petits pains d'orge à un sou, des femmes à croppetons attendent le chaland toute une matinée.

Plus loin, le charbon de jujubier ou d'olivier côtoie le sel gemme apporté du bled. Les sparteries des Beni-Snous, les poteries de Hedroma, les faïences de Fez et les belras de Taza sont exposées sur le grand marché. Des centaines d'échoppes larges comme des armoires contiennent chacune leur marchand tapi comme l'araignée au centre de ses marchandises.

Des caravanes de chameaux sont venues apporter des soieries, des tapis et remporteront des céréales, car depuis des siècles les Marocains ont coutume de venir acheter leur blé à Oudjda. Sous les remparts crénelés qui donnent une grande allure à cette foire quotidienne, des bourriquets sont chargés de bois d'olivier ou de thuya. Les marchands de figues noires concurrencent les vendeurs de dattes et de confiseries indigènes.

J'assiste à l'arrivée d'une troupe de cavaliers marocains. Leurs pieds nus reposent sur les larges étriers. Autour de leurs ceintures j'aperçois des cartouches à balles. Des tirailleurs en faction et des employés indigènes des douanes les accueillent sous la porte fortifiée et les obligent à remettre leurs fusils. Contre un gros sou on leur délivre un reçu. A leur sortie ils reprendront leurs armes à crosses incrustées de nacre.

✿ Il ne faut pas quitter Oudjda sans visiter l'école franco-arabe.

Une centaine de petits Marocains et quelques jeunes Français reçoivent l'instruction d'un maître dévoué, Si Mohammed

ben Mahammed. En dix-huit mois la plupart de ces enfants ont appris à lire et à écrire presque correctement notre langue, prouvant ainsi une intelligence éveillée.



Bou-Denib. Porte d'entrée du Ksar (Cliché Garaud)

M. Destailleurs, le commissaire général du gouvernement qui administre Oudjda avec une habileté et une bonté auxquelles tous les indigènes rendent hommage, saura éviter



87

Sahara marocain. L'oued Zousfana

l'erreur commise à Tlemcen par une municipalité stupide. Il civilisera Oudjda sans démolir ses ruelles arabes. Si une ville française doit être édifiée, l'emplacement actuel du camp, en dehors des remparts, paraît réunir tous les avantages de salubrité et de commodité.

On peut aujourd'hui partir d'Oudjda et visiter les Beni-Snassen par la route qu'on doit à M. le général Muteau. L'autorité militaire a accompli un véritable prodige de célérité et d'économie en rendant carrossables ces anciennes pistes.

Il faudrait maintenant des crédits afin d'entretenir cette voie qui contourne le massif montagneux. Les vallées irriguées, lorsqu'elles seront mises en valeur, promettent d'admirables récoltes.

Plus au sud, on peut pousser aujourd'hui avec sécurité jusqu'à Berguent et même jusqu'à Guefaït que nos troupes viennent d'occuper en réinstallant le marabout, ami de la France, dans ses fonctions.

Au passage, on jettera les yeux sur l'immense kasbah des Mekaïa. Ses murs de terre atteignent cent mètres de côté. Mais ce qui retiendra l'attention à Berguent, c'est l'admirable source de Ras-el-Aïn qui forme une rivière de vingt mètres de large à sa sortie. C'est une véritable fortune naturelle, et quand on saura utiliser ce torrent d'eau, toute la plaine entre Berguent et Guefaït pourra être cultivée. Le marché de Berguent pré-

superbe et tragique. Deux arbres seulement se silhouettent sur tout l'horizon, un mûrier colossal et un peuplier plantés au bord du Ras-el-Aïn. Partout ailleurs c'est le sol rouge et les pierres.



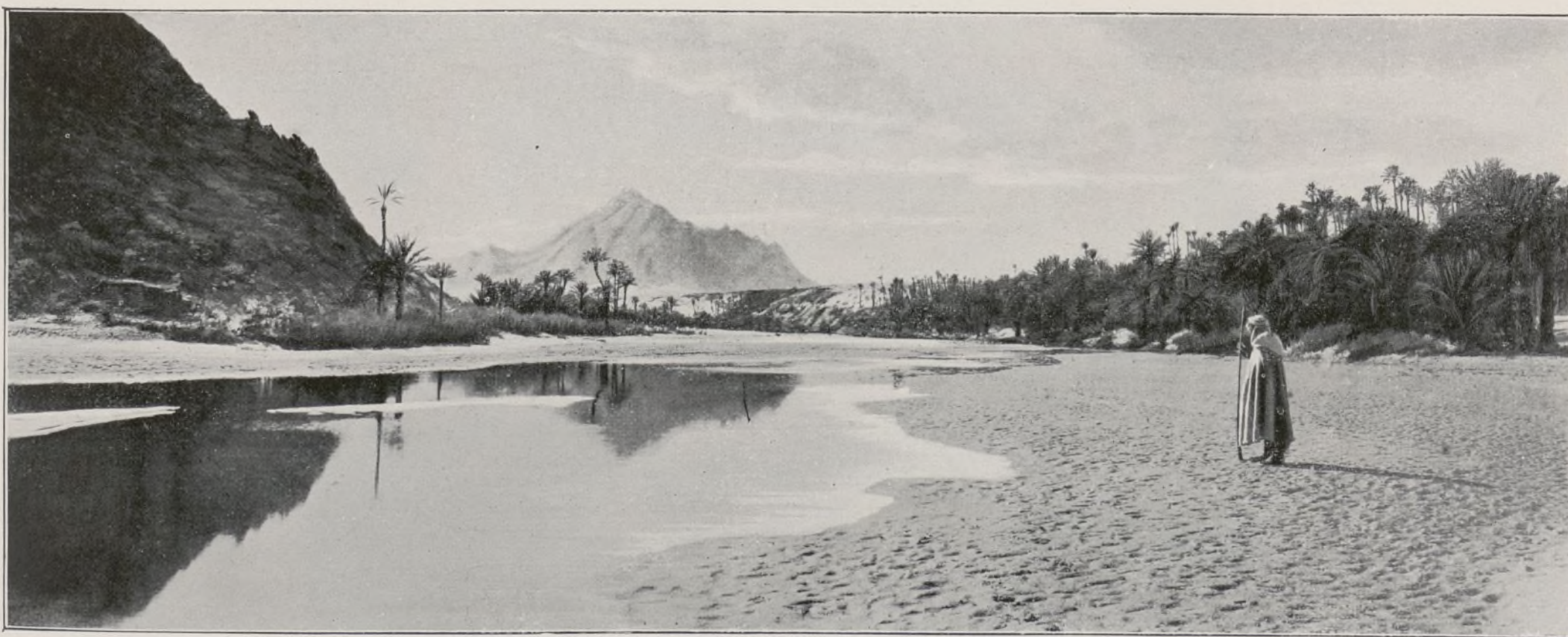
88

La palmeraie de Zenaga

LES OASIS MAROCAINES Après une nuit en wagon, nous nous éveillons au sommet des hauts plateaux, dans l'infini des plaines d'alfa.

Aïn-Sefra surgit au pied de sa dune de sable roux et je regarde avec tristesse son oued dont les eaux tumultueuses ensevelirent, voici cinq ans, cette étrange et admirable Isabelle Eberhardt. Maintenant c'est le Sahara : région de pierres et de lumière. Aucune herbe n'y croît ; l'alfa même a disparu. Nous traversons pendant cinq heures des gorges chaotiques en grès rouge qui semble parfois goudronné. Plus loin, les lignes se calment et se solidifient. Des chaînes majestueuses étalent des croupes et des pics brillants comme des métaux qu'ornent des améthystes et des grenats. Pas un arbre, pas une bête, pas un homme. L'espace semble pétrifié et une implacable lumière dévore jusqu'aux couleurs. Mais au fond de la plaine de Badgad rose et mauve, Beni-Ounif apparaît. La jolie mosquée de Sidi Sliman, un ancêtre du célèbre agitateur Bou Hamama, le bureau arabe, les casernes et quelques constructions neuves et blanches de style mauresque donnent une impression de gaieté et de vie après la morne étendue pétée.

Nous sommes sur la ligne frontière du Maroc que reconnut le protocole franco-marocain de 1902. La ligne achevée un an plus tard se continue jusqu'à Béchar, encore plus avant dans le sable. Beni-Ounif est un centre exclusivement militaire : Spahis, tirailleurs, légionnaires et « joyeux » vivent là dans l'attente



89

L'oued Zousfana dans le Sahara marocain (Cliché Bougault)

sente un aspect saharien. Il est dominé par des dunes sablonneuses. Quelquefois un millier de burnous, incandescents au soleil, se détachent sur le sol doré. Ce spectacle est tout à la fois

des combats qui rompent la monotonie de cette garnison saharienne. Mais depuis le bombardement de Figuig, les Ksouriens turbulents se sont soumis et n'ont plus avec nous que d'excel-

lents rapports. Cependant, l'an passé, en avril, une colonne partie de Beni-Ounif prit part à la meurtrière bataille de Menabba et y perdit quelques braves soldats.

Le bureau arabe s'élève sur le territoire sacré de la mosquée qui contient le corps vénéré de Sidi Sliman. Quand les Figuigiens virent s'édifier ces beaux bâtiments dans le style arabe, ils comprirent que les chrétiens l'emportaient une fois de plus sur eux. Il a fallu l'intelligence du capitaine Pariel, jointe à son énergie et à son grand cœur, pour pacifier les 15.000 Ksouriens farouches et les amener, non seulement à nous supporter, mais encore à ne plus pouvoir se passer de nos services. Tâche difficile qui demandait du tact, de la fermeté et une connaissance approfondie des populations musulmanes.

Dès le petit jour, escortés par cinq mokhazni, le fusil sur l'épaule, nous montons en selle. Après la plaine à Bagdad nous traversons le col de Tarla. Aussitôt après, la palmeraie commence. Le pas de nos montures s'étouffe dans le sable fin. Des oiseaux nichés dans les palmes gazouillent. Un cavalier de l'escorte chante à pleine gorge une chanson arabe rude et brève. D'autres voix dans les jardins lui répondent.

Parmi les dattiers, les ksours se devinent et les tours de guet les signalent. Ces ksours, villages fortifiés, sont au nombre de six : Zénaga, El Abib, Oudaghir, Ouled Sliman, El Maiz et El Hamman. Un cercle de montagnes rudes et nues les entoure. Dans de petits champs irrigués, les Khammès achèvent de couper l'orge. Nous approchons des jardins. Les uns après les autres, dans le chemin étroit, nous longeons des murs de terre rosâtre. Par-dessus leur faite nous découvrons la fraîcheur des vergers, et des grenadiers inclinent sur nos têtes leurs fleurs éclatantes. La lumière qu'atténuent les milliers et les milliers de palmes glisse le long des murailles et enveloppe les jardins de douceur. Dans les seguia, l'eau glisse et murmure. Après l'ardente plaine jonchée de pierres volcaniques, c'est un émerveillement que cette suave atmosphère. Comme nous la comprenons, alors, toute la douceur de l'oasis ! Toute la poésie arabe qui la célèbre emplit notre cœur et remonte à nos lèvres. C'est un rêve vivant. bercé au pas de mon cheval, j'erre pendant des heures de venelle en venelle. Dans le ciel que la chaleur peu à peu blanchit, les palmes s'extasient et c'est tout l'Orient et toute l'antiquité que cette vision m'évoque.

A El Maiz le chemin passe sous une sorte de grotte d'argile rouge d'où pendent des stalactites. L'hiver, l'eau s'en échappe en cascade et remplit les bassins qui sont la vie de l'oasis. A un détour nous embrassons tout le ksar de Zenaga. Le minaret d'or pâle de sa mosquée jaillit d'entre les maisons

de terre, ajourées de galeries. Un mur d'enceinte que notre artillerie bombardait entoure cette petite ville forte. Nous franchissons une porte et nous nous trouvons dans d'étranges rues, presque obscures, remplies d'une foule vêtue de laine blanche et brune. Les logis semblent modelés par une main géante dans d'énormes tas de boue.

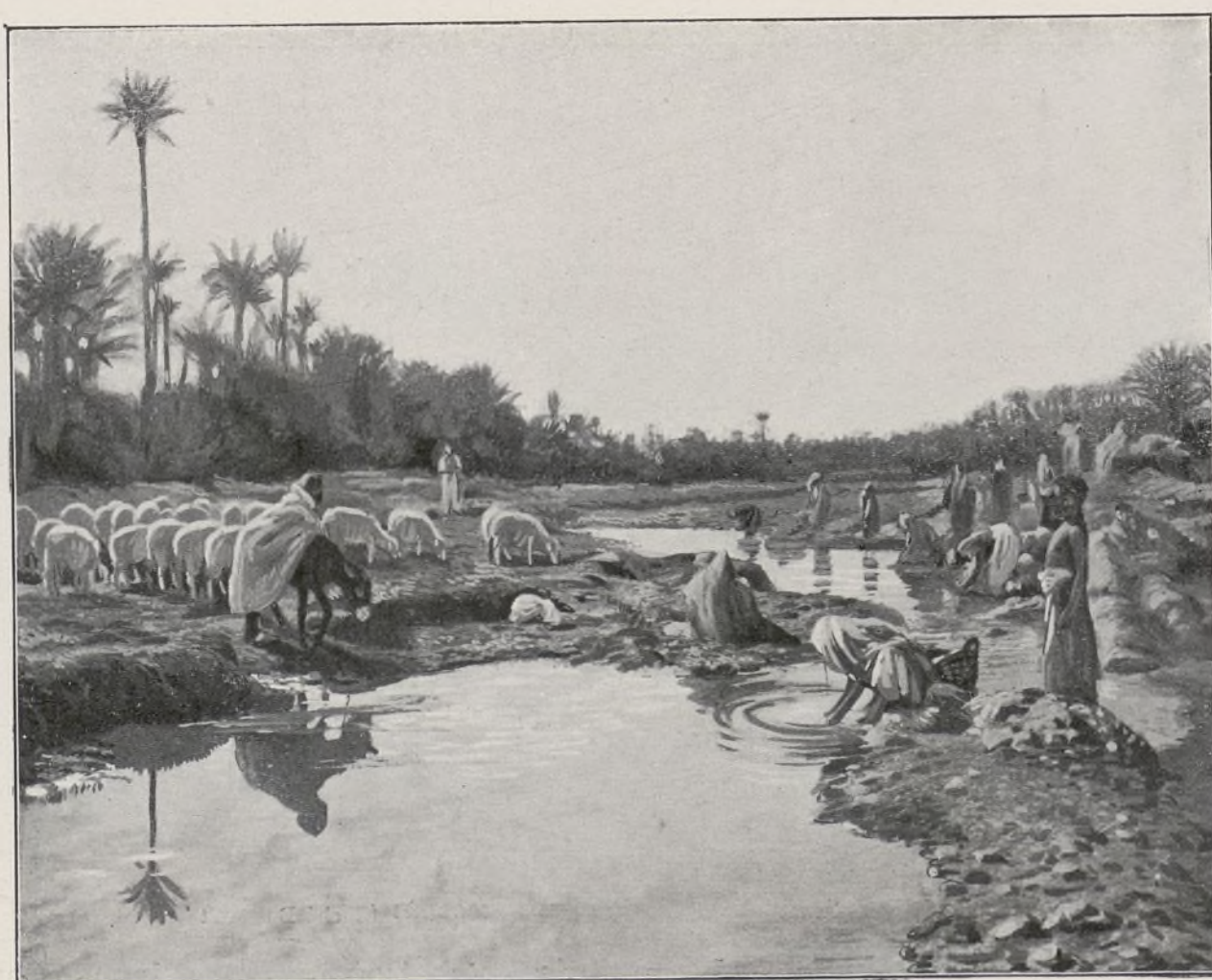
Par les portes entrebâillées l'on devine des intérieurs misérables, sans meubles, où se terrent des gens grelottants de fièvre. Des enfants teigneux et demi-nus savent assez de français pour nous demander un sou. Les rues voûtées sont nombreuses et certaines ne sont que des couloirs où nos chevaux trébuchent en pleines ténèbres. Un rayon me fait soudain distinguer, étendus sur des bancs maçonnés, des hommes endormis, et quelques femmes voilées de suaires, semblerait-il, glissent comme des fantômes. Une sorte d'angoisse me saisit car je me souviens qu'il est écrit dans le « Kanoun » (canon) de Zénaga : « que tout homme reconnu coupable d'avoir introduit un chrétien dans le ksour paiera la plus forte amende et sera fortement bâtonné ». Il est vrai que nos armes ont annulé cette interdiction. Sur la place, près de la mosquée, c'est l'animation de toute petite ville arabe. Dans les boutiques, les selliers brodent des sacoches et les selles en *filali* ; les armuriers réparent les poignards et les fusils incrustés ; les tisserands tissent les burnous blancs ou noirs que d'autres artisans agrémentent de passementeries. Le Juif vend sa pacotille européenne. Les Juives assez belles montrent, sur leur seuil misérable, des visages réguliers, d'une pâleur malade. Un diadème rouge ou vert se devine sous le voile rejeté en arrière. D'énormes anneaux d'argent retenus par des chaînettes ornent leurs oreilles ; de lourds colliers pendent sur leur tunique assez courte qui laisse voir leurs jambes fines.

Ces ksours primitifs pétris dans l'argile, comme ces hommes et ces femmes vêtus à la manière antique, ont un aspect millénaire écrasant. On sent que depuis l'aube du monde rien n'a changé et que l'Islam a bien peu modifié ces êtres préhistoriques.

Lointains Berbères dont les seules richesses furent toujours l'eau et le soleil, — l'eau qui fait naître le palmier, le soleil qui dore les dattes, — vous regardez avec mépris passer le roumi qui vous admire pour tout ce que vous contenez d'antiquité.

CHARLES GÉNIAUX.

Toutes les illustrations non suivies d'indications spéciales ont été exécutées d'après des clichés photographiques de l'auteur ou sont dues à l'obligeance de M. Goffart, l'explorateur du Maroc.



Bords d'un oued dans le Figuig (Cliché Garaud)

LE MOIS FINANCIER

L'ANNÉE avait commencé sous les plus heureux auspices. La situation extérieure était paisible, comme elle l'est d'ailleurs encore. Et c'est dans ce calme, qui nous promettait une ère de fécond et utile travail, que s'est produit un de ces événements impossibles à prévoir dont nous parlions dans notre dernière chronique : Une inondation, comme on n'en avait pas vu depuis des centaines d'années, est venue désoler Paris, ses environs et de nombreuses régions de la France.

Cette catastrophe a atteint directement, — pour nous placer à notre point de vue spécial, — de nombreuses entreprises industrielles : on peut, d'une façon générale, en donner la nomenclature. Ce sont : plusieurs grandes Compagnies de chemins de fer (Orléans, P.-L.-M., Est), les Exploitations de transport dans Paris et sa banlieue ; les Compagnies de navigation fluviale, les Compagnies de distribution d'éclairage et d'énergie électrique, les Compagnies de distribution d'eau.

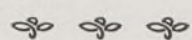
A ces industries, il faut ajouter les nombreuses entreprises que leur situation a exposées plus particulièrement aux ravages du fléau, comme les *Aciéries de France*, la *Société française de Constructions mécaniques*, le *Pont et les Magasins de Paris-Austerlitz*, les *Entrepôts et Magasins généraux de Paris*, les *Grands Moulins de Corbeil*, les *Sucreries et Raffineries Say*.

Ce triste bilan indique la répercussion immédiate de la catastrophe sur le marché. Pour le compléter, il faut y ajouter toutes les ruines mobilières et immobilières, et tous les innombrables dommages causés aux exploitations particulières.

On aurait pu croire que cette accumulation de désastres créerait une atmosphère de découragement et de dépression qui eût causé un affaissement général et profond de la Bourse. Il est réconfortant de constater qu'au contraire, notre marché, dans son ensemble, s'est vaillamment défendu. Et si nous avons ainsi dressé brièvement le tableau des malheurs causés par le fléau, c'était précisément pour mettre en lumière l'extraordinaire ressort et la puissante vitalité de notre organisme économique.

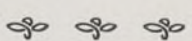
Aussi bien faut-il dégager les compensations qui s'offrent à nous. Elles viennent de la catastrophe elle-même. Il va falloir, en effet, réparer tous les dommages causés par l'inondation, reconstruire les maisons détruites, refaire l'outillage des usines atteintes, reconstituer le matériel des exploi-

tations sinistrées ; ce qui fait, hélas, le malheur des uns fait aussi le bonheur des autres. Si de nombreuses industries ont souffert, d'autres, non moins nombreuses, sont appelées à recevoir les commandes nécessaires pour relever les ruines. Le crédit va nous donner une large carrière. Cent trente millions vont être jetés dans la circulation sous forme de subventions gratuites ou de prêts sans intérêt. Un immense courant de travail réparateur va surexciter notre vie économique. Nous savons, en France, comment on se relève : Faut-il rappeler que, trois ans après la guerre, nous annoncions au monde stupéfait une exposition universelle, qui se réalisait cinq ans plus tard dans un triomphe ?



Parlons de choses moins sombres. Nous avons eu à enregistrer un autre événement économique important, et heureusement dans un sens tout opposé. Le lecteur sera sans doute surpris si nous lui disons que nous voulons parler de la représentation de *Chantecler*. Et pourtant, nous maintenons le mot : événement économique. Nous n'avons pas d'ailleurs le droit de nous occuper ici de l'œuvre de M. Rostand à un autre point de vue.

Réfléchissez à l'étendue du mouvement créé par cette pièce dans l'industrie théâtrale, dans celles du papier, de l'imprimerie, de la librairie, du dessin, de la gravure, de la photographie, du journalisme, de la carte postale, du décor, du costume. Pensez aux innombrables représentations qui auront lieu en province et au dehors, et aux tournées qui sillonneront la France et le monde entier. Ajoutez à ces considérations, cette observation que des quantités d'étrangers viendront à Paris pour voir *Chantecler* en original, que tous ou presque tous ces gens, revenus chez eux, resteront des clients pour la littérature française ; songez que, sur les deux hémisphères, on s'est occupé fiévreusement de *Chantecler* ; que cette œuvre française impose ainsi sans contestation la prédominance du génie français, ouvrira la voie dans l'univers, à d'autres œuvres françaises ; et si vous voulez bien arrêter votre esprit à ces différentes observations, vous conviendrez comme nous que, véritablement, *Chantecler* a été un événement économique capital.



Il nous reste maintenant, pour sortir des généralités et pour rentrer dans le domaine pratique, à

signaler quelques-unes des valeurs intéressantes qui ont mérité, pendant la période écoulée, ou méritent actuellement, de retenir l'attention.

Le marché des valeurs à revenu fixe a été particulièrement soutenu. On remarque la hausse des valeurs nouvellement introduites : Etat de Bahia 5 0/0 qui passe de 482.50 à 490 francs ; Etat de San Juan 5 0/0 que nous avions recommandé bondit de 472.50 à 485 francs.

L'obligation Côte orientale de l'Uruguay 5 0/0 est en bonne tendance à 465 francs ; l'obligation Saint-Louis à San Francisco 5 0/0, l'obligation Chemin de fer de l'Equateur 5 0/0 sont demandées respectivement à 487 francs et à 435 francs.

Au compartiment des valeurs industrielles on remarque un courant d'affaires suivies en obligations hongroises de Cuivres 5 0/0, Compagnie générale de Pernambuco 5 0/0 et Eaux de Beyrouth 5 0/0 net d'impôts.

De nouvelles émissions sont à l'ordre du jour. Il est question pour le 9 courant, de l'émission au prix de 482.50, de 17.500 obligations 5 0/0 or de l'Etat de Rio Grande du Nord (Etats-Unis du Brésil), par les soins de la Banque Commerciale et Industrielle et avec le concours pour les services financiers de l'Emprunt, de la Société Marseillaise de la Banque Transatlantique et du Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie.

Le 10, se fera aux guichets de la Banque Transatlantique, du Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie et du Crédit du Nord, la mise en vente des 13.750 obligations 4.50 0/0 de frs 500 de l'Energie Electrique du Nord de la France. Prix de vente : 480 francs.

Et enfin pour terminer, le Crédit Mobilier doit faire le 13 courant, l'émission publique au cours de 89.50 0/0 des 200.000 obligations composant le nouvel Emprunt 4 0/0 or des Etats-Unis du Brésil.

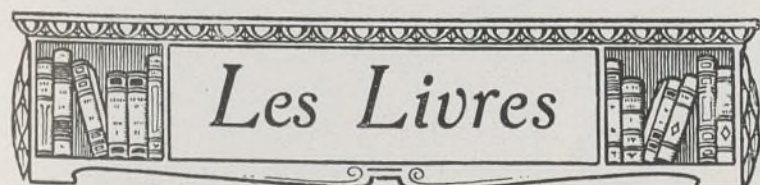
N'oublions donc pas ces dates, elles comportent chacune pour les capitalistes une occasion de placements avantageux. Nous nous mettons à leur disposition pour les en faire profiter.

PERLÈS Frères

15, Rue du Helder, PARIS (IX^e)

Téléphone { 134.63, 1^{re} ligne
279.84, 2^e ligne
200.37, 3^e ligne

Adresse
télégraphique :
Pauperlès-Paris



Les Livres

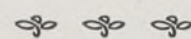
Le *Trust*, le nouveau roman de M. Paul Adam, dont les lecteurs du *Figaro* ont eu la primeur, vient de paraître à la Librairie Fayard en un volume de la « Modern Bibliothèque » illustré par Maxime Dethomas (1 fr. 50).

C'est le roman d'une élite contemporaine imposant aux foules la loi de sa science active. Roman grandiose et dont le sujet embrasse les principales énergies de notre époque.

Créateur d'usines et de villes industrielles concurrentes du trust américain qui veut absorber, détruire ces entreprises, M. Héricourt ne peut vaincre qu'avec l'aide intelligente du jeune collaborateur qu'il a formé, qu'il a rendu positif, sceptique, inexorable, absolument pareil aux idées combatives de l'initiateur. Celui-ci voit sa fille chérie s'éprendre du jeune homme qui désire, par ce mariage, s'installer en maître dans le trust, enfin conquis, associé à leur chance. Le père sait trop les cruautés cultivées dans ce féroce ambitieux pour ne pas craindre que toutes les douleurs ne meurtrissent sa fille ; et, tragiquement, ce père tâche de l'arracher au séducteur qu'il a fait à son

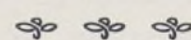
image. C'est contre lui-même, un lui-même plus jeune, plus audacieux, que M. Héricourt lutte. Il est vaincu par l'amour. Amour mortel qui tuera la jeune épouse. Et cet homme ne peut rien contre cela ; cet homme qui fait naître des villes autour des cascades saisies, transformées en énergies électriques ; cet homme qui couvre de foules laborieuses, de villages et de cités une montagne cubaine saccagée, dépeuplée par la guerre de l'Indépendance ; cet homme qui ruine toute une ville yankee avec ses artisans, ses clergymen, ses immigrants, ses familles pieuses, son élite politique, ses nègres indociles et lascifs ; cet homme qui va secouer, au fond du Soudan, l'inertie musulmane des Nubiens, et qui recommence, dans le désert, l'œuvre interrompue des vieux Pharaons. Tel est le sujet du *Trust*. Jamais l'auteur de *La Force* n'a donné une telle preuve de sa puissance d'évocation. Autour du trust toutes les amours d'une élite cosmopolite rivalisent, se traversent, exaltent les femmes de luxe et leurs amis. Ce trust asservit quatre foules à Cuba, en France, aux États-Unis, en Égypte, que l'on voit aimer, haïr, peiner, parallèlement sur trois parties du monde, dans les admirables décors des tropiques, des monts pennsylvaniens et dauphinois. Ce sont cent romans concis et passionnés autour d'un roman tragique. Comme les foules militaires et destructrices de *La Force*,

les foules ouvrières et créatrices du *Trust* vont étonner le monde qui lit et qui pense.



Peu de romans peuvent offrir dans leurs péripéties autant d'émotion et surtout autant de profonde émotion que la vie réelle. Lorsqu'il s'agit de la vie, de la vie d'une femme doublement célèbre pour son génie et par sa beauté, telle que le fut la grande tragédienne Rachel, la comparaison est tout à l'avantage de la réalité.

M^{lle} Valentine Thomson, qui vient de débiter dans les lettres avec une belle étude sur *La Vie Sentimentale de Rachel* parue à la Librairie Calmann-Lévy, a tiré le meilleur et le plus artistique parti des ressources offertes par la carrière mouvementée de l'illustre actrice. Elle s'est gardée de mettre de la littérature autour de son sujet. Elle s'est contentée de le présenter avec beaucoup de goût, dans une langue pure et distinguée, et nous lui devons ainsi un ouvrage émouvant, attrayant comme un roman, et qui est la réalité même, la réalité appuyée sur la documentation la plus attentive et la plus consciencieuse.

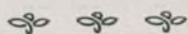


La Maison d'édition Roger et Chernoviz met en souscription pour paraître prochainement un

ouvrage dont l'idée et le plan sont absolument nouveaux : *Le Dictionnaire Critique et Documentaire des Peintres*, dessinateurs, graveurs et sculpteurs de tous les temps et de tous les pays par un groupe d'écrivains spécialistes français et étrangers sous la direction de M. E. Bénézit.

L'ouvrage formera deux forts volumes in-8° raisin de plus de 1.000 pages, avec nombreuses illustrations d'après les Maîtres. Les deux volumes — brochés, 50 francs ; reliés, 60 francs — sont payables : 10 francs en souscrivant, 20 francs à l'apparition du Tome I et le reste à l'achèvement de l'ouvrage.

Dans le cas où l'abondance des matières obligerait les éditeurs à publier un troisième volume, celui-ci serait remis sans autres frais aux souscripteurs.



Alfred de Musset, *Lettres d'amour à Aimée d'Alton* (M^{me} Paul de Musset) 1837-1848. Introduction et notes par Léon Séché. « *Mercure de France* », 3 fr. 50.

Sous ce titre, M. Léon Séché publie les fameuses lettres d'Alfred de Musset à « l'Inconnue » qui, dans ces derniers temps, ont occupé la presse du monde entier. Ces lettres sont précédées d'une introduction où M. Léon Séché nous raconte en détails la vie d'Aimée d'Alton et l'histoire de ses relations avec Alfred de Musset. Elles sont suivies des poésies qu'il fit pour elle et dont quelques-unes sont inédites.

Un beau portrait d'Aimée d'Alton, d'après le biscuit de Barre, illustre ce volume, qui est orné en plus de deux autographes.



Notes et Informations

LA PART DES PAUVRES

La saison des fêtes espérée brillante, a été douloureusement contrecarrée par l'effroyable désastre qui a semé la désolation dans une moitié de Paris et la consternation dans l'autre. Chacun a pris sa part du malheur public, personne n'eût osé se distraire quand tant de malheureux pleuraient et presque toutes les réunions projetées ont été remises. Même, beaucoup de femmes très en vue ont renoncé pendant quelque temps aux sorties mondaines pour consacrer aux inondés le prix de leurs robes d'apparat.

Mais, si généreuses qu'elles aient pu être, je ne sais si aucune d'elles a poussé l'abnégation jusqu'à se priver de ses produits favoris de toilette, par exemple de l'Eau Brise Exotique dont l'action merveilleuse rend jeunesse et fraîcheur aux visages les plus fatigués. C'eût été aller trop loin dans la voie du sacrifice que de se vieillir par charité, car il y a bien assez de moyens de secourir son prochain sans recourir à celui-là, et la spécialité de la parfumerie Exotique, 35, rue du 4-Septembre, a continué de faire la joie des raffinées coquettes. Elle vaut 6 francs et 6 fr. 85 franco.

CONTRE L'EAU ENNEMIE

Jamais autant qu'en ces tristes jours où le typhus menace, n'est apparue l'impérieuse nécessité d'assainir l'eau de notre alimentation et de notre toilette. Mais comment l'assainir ? On est un peu revenu des filtres. L'eau limpide, c'est bien, — mais c'est l'eau pure que réclame la prudence. Or les meilleurs filtres s'encrassent, deviennent, à l'usage, des nids de bacilles... Alors ? C'est la chaleur, qu'il faut, la chaleur toute puissante, qui par l'ébullition débarrasse l'eau des germes qu'elle véhicule. Mais nous sommes bien revenus aussi de l'eau bouillie, insipide, désagréable au goût, lourde et peu digestive. Heureusement, le stérilisateur Lepage est là. C'est un petit appareil qui se branche sur la canalisation, se chauffe au gaz, à l'alcool, à l'électricité, porte l'eau à 100° et la débite fraîche, aérée, parfaitement stérilisée, à raison de

douze litres à l'heure. C'est l'idéal. Aussi, plus de 10.000 stérilisateur Lepage sont-ils en service à Paris. Pour les modèles destinés à la campagne, aux Colonies, à l'industrie, demander tous renseignements au Stérilisateur Lepage, 67, boulevard Haussmann, Paris.



CORFOU. Dans les jardins, villa Achilleion

CROISIÈRES DE PLAISANCE

Il n'est pas de période plus agréable que le début du printemps pour croiser en Méditerranée, et tout le monde sait que voyager sur les bâtiments de la « P. et O. » (autrement dit de la *Peninsular and Oriental Steam Cy*) équivaut à mettre à profit tous les avantages et agréments que comporte le confort moderne le mieux compris.

On apprendra donc avec plaisir que la « P. et O. » organise pour ce printemps une croisière des plus attrayantes avec son steam-yacht *Vectis*. Le *Vectis* est un splendide bateau à vapeur de plaisance aménagé avec le plus grand luxe : lumière électrique, bains chauds et froids, salons, fumoirs, laboratoires pour photographie, etc.

Il partira de Marseille le 21 avril prochain et visitera Corfou, la Dalmatie, Venise, Palerme, etc. Le prix complet du voyage, du 21 avril au 19 mai, est de 750 francs et au-dessus.

Ajoutons que la même Compagnie organise pour l'année courante, soit avec le même yacht, soit avec son vapeur *Mantua*, plusieurs autres croisières permettant de visiter les points les plus pittoresques, les plus divers aspects du monde, les fjords de Norvège, par exemple, ou Alger, l'Espagne, Lisbonne. Les amateurs de beau tourisme n'ont donc que l'embarras du choix. Ajoutons que dans chaque voyage le confort des passagers a été étudié dans les moindres détails, et que le nombre des inscriptions est rigoureusement limité afin de conserver à chacun toutes ses aises et tout son agrément. Il est donc recommandé de prendre ses tickets assez longtemps à l'avance pour l'une quelconque de ces croisières, au sujet desquelles on peut dès maintenant se procurer prospectus et renseignements détaillés, à Paris, en s'adressant à l'un des offices désignés ci-après :

Thomas Cook et Son, 1, place de l'Opéra ; Hernu Peron et Co, 61 boulevard Haussmann ; International Sleeping Car Co, 3, place de l'Opéra ; Capt. A. W. Churchward, 30, boulevard des Italiens ; Cunard S. S. Co, 2 bis, rue Scribe.

UN FRÉQUENT SUJET DE DISCUSSION

Bien des controverses se sont élevées au sujet de la Poudre de riz depuis qu'elle a fait son entrée dans notre arsenal de toilette et en est une des plus précieuses armes ! Elle a suscité autant de critiques que de louanges, s'est vue portée au pinacle ou vouée aux gémonies suivant l'état d'esprit des gens. Cela pendant longtemps, mais aujourd'hui la balance penche si bien en sa faveur qu'il faut être absolument rétrograde et bourré de préjugés pour ne pas admettre le voile léger et parfumé qu'une bonne poudre de riz jette sur l'épiderme.

Je dis « bonne » avec intention, les autres les douteuses, méritant toutes d'être bannies sans pitié, car elles ne peuvent que compromettre la beauté. Parmi les premières, il en est une absolument parfaite, légère, fine, adhérente, invisible quelle que soit sa nuance : blanche, rosée, naturelle

ou Rachel, et que préfèrent toutes les femmes bien renseignées. C'est nommer la poudre Duvet de Ninon, propriété de la parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre, où elle vaut 3 fr. 75 et 4 fr. 25 franco.

LE GOUT DU JOUR

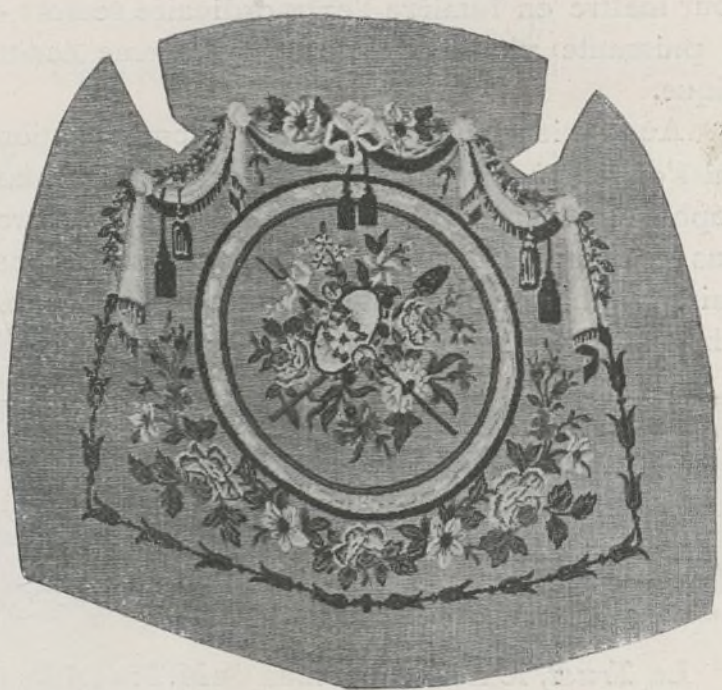
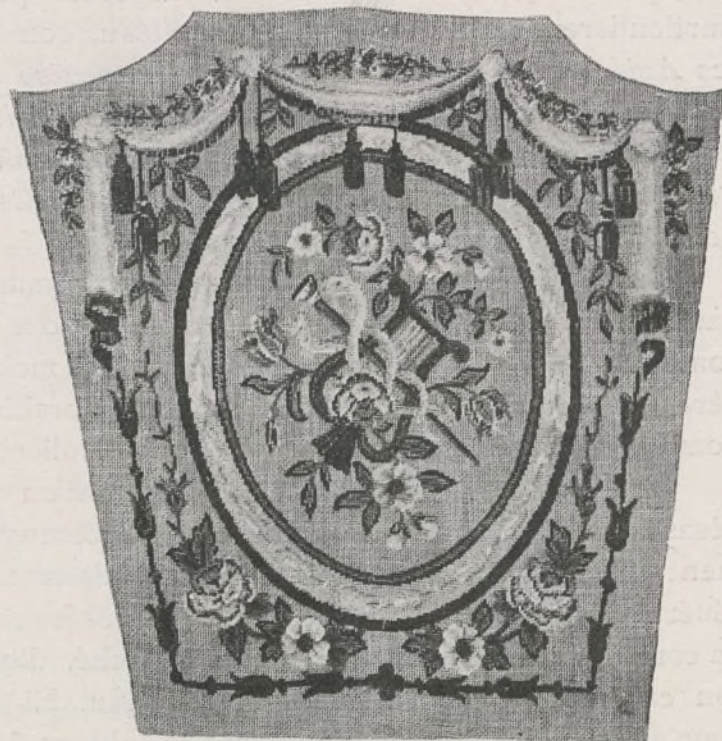
Pour faire suite aux jolis modèles que nous avons reproduits dans les précédents numéros, voici encore un fauteuil très artistique, toujours en tapisserie au point, et édité par Sajou, le grand spécialiste d'ouvrages de dames.

Ce modèle est, comme les précédents, une copie d'ancien (XVIII^e siècle). Les tons en sont observés rigoureusement, mais pour obtenir toute la fraîcheur désirable, on les a pris à l'envers, c'est-à-dire du côté respecté par le temps.

Il ne s'agissait pas, en effet, d'exécuter une tapisserie au point paraissant ancienne, mais de reconstituer dans tout son neuf un de ces fauteuils délicieux où se prélassaient nos gentilles aïeules.

A l'heure actuelle où l'on revient avec raison aux meubles simples, sans beaucoup de sculptures, la grâce de la composition, sa richesse et celle de la tapisserie, ainsi que la nervosité du coloris feront le succès de ce modèle.

Rappelons que l'on trouvera à la Maison



Fauteuil

Louis XVI

Tapisserie
au petit point

(Modèle de la
Maison SAJOU)



Sajou, 74, boulevard Sébastopol, tout un choix d'autres créations plus ou moins riches inspirées par la vogue actuelle de la tapisserie au point.

LE TEINTURIER MONDAIN

Élégantes et mondaines qui quittez à regret une robe défraîchie, ou dont un malencontreux accident a taché les toilettes, allez chez Racinet, 18, avenue Niel, à Paris ; le teinturier mondain vous les remettra à neuf, en tout aussi parfait état que si elles sortaient de chez votre couturier.

CHRYSANTHÈME